



Les Femmes de lettres

du XVI^{ME} siècle

SUITE

ET FIN

MADemoiselle de Gournay



De son mariage avec M^{lle} Françoise de la Chassaigne, fille d'un conseiller du parlement de Bordeaux, Montaigne eut six filles, dont cinq ne vécurent que quelques jours. Une seule, la deuxième, lui survécut, se maria et eut des enfants. Mais ce n'est ni d'elle ni de cette jeune famille qu'il s'agit ici : la personne que l'on s'est habitué à ne pas séparer de Montaigne, celle qu'il appela sa *fille d'alliance*, c'est M^{lle} de Gournay, sa grande admiratrice (1566-1645).

Fille de Guillaume de Jars, seigneur de Neufol et de Gournay, trésorier de la maison du roi, M^{lle} de Gournay était l'aînée de six enfants. Poussée toute jeune par une irrésistible vocation, elle se livra passionnément à l'étude, malgré la résistance d'une mère ignorante pour qui le temps dérobé aux soins du ménage était du temps perdu. En dépit de tout, car les principales ressources lui manquaient, la petite studieuse apprit sans maître et sans grammaire, par la seule comparaison des textes avec les traductions, le latin et un peu aussi le grec ; elle étudia l'histoire, la morale, les sciences et ne tarda pas à

se rendre familières les principales langues de l'Europe.

Cette jeune savante avait dix-huit ans lorsqu'elle lut la première édition des *Essais* de Montaigne. Ce livre lui inspira une si grande admiration, qu'elle ne résista pas au désir de l'exprimer à l'auteur. Montaigne, touché d'un tel hommage de la part d'une personne aussi jeune et aussi distinguée, vint la voir chez sa mère le lendemain, « lui présentant, dit-elle, l'affection et l'alliance de père à fille ». Et on peut voir au livre II des *Essais*, fin du chapitre XVII, en quelle estime Montaigne tenait M^{lle} de Gournay : « J'ay prins plaisir à publier, en plusieurs lieux, l'espérance que j'ay de Marie de Gournay le Jars, ma fille d'alliance, et certes aimée de moy beaucoup plus que paternellement, et enveloppée en ma retraite et solitude comme l'une des meilleures parties de mon propre estre : je ne regarde plus qu'elle au monde. »

M^{lle} de Gournay n'eut le bonheur d'aimer ce second père que pendant quatre ans. Elle était à Paris lorsqu'elle apprit sa mort. Malgré les difficultés d'un grand voyage au milieu d'un pays en armes, elle se rendit à Bordeaux pour s'associer de toute son âme à la douleur de la veuve et de la fille de Montaigne; et comme La Boétie n'était plus de ce monde, elle fut la personne qui, avec la famille, pleura le plus amèrement l'illustre auteur des *Essais*.

Devenue l'héritière intellectuelle de Montaigne, elle publia deux nouvelles éditions des *Essais*, l'une en 1595, l'autre en 1635, précieuse par la traduction des nombreuses citations latines, grecques et italiennes, et précédée d'une préface que l'on peut regarder comme une de ses meilleures productions. Cette édition, dédiée au cardinal de Richelieu, fut, d'ailleurs, exécutée avec magnificence, grâce à l'aide que lui prêtèrent plusieurs personnages importants. La grande admiratrice de Montaigne appelait les *Essais* « le hors de page des esprits »; elle eût mieux rendu sa pensée en disant *hors de pair*. La première de ces expressions signifie simplement, en effet, n'être plus commençant, n'avoir plus de maître, tandis que la seconde veut dire n'avoir pas son égal, être hors de comparaison avec les autres. C'est là, sans nul doute, ce qui eût répondu le mieux au légitime enthousiasme d'une admiratrice qui aurait voulu mettre pour épigraphe aux *Essais* :

Montaigne l'écrivit, Apollon l'a conçu.

Lorsque M^{lle} de Gournay eut perdu sa mère, — elle avait alors 26 ans, — elle s'établit à Paris en compagnie de son inséparable gouvernante Jamyn, et de sa chatte, sa mie Piaillon, qu'elle a chantée sous le nom de *Donzelle*; elle y vécut d'un très modeste revenu augmenté d'une petite pension que son ami le cardinal lui avait fait obtenir et à laquelle elle ne voulut pas qu'on ajoutât rien. Elle fréquen-

tait la plupart des gens de lettres de son temps, et plusieurs d'entre eux furent non seulement ses amis, mais ses sincères admirateurs : le père Bouhours, le chancelier Séguier, Maleville faisaient d'elle le plus grand cas, et Dominique Baudius la saluait des noms de « sirène française et de dixième muse ». Les principaux membres de l'Académie naissante se réunissaient quelquefois chez elle pour discuter sur les mots de la langue française, et elle se distinguait par la chaleur avec laquelle elle prenait la défense des termes anciens; dans sa passion pour les archaïsmes, elle tenait contre les novateurs, « les précheurs de paroles miellées », pour la vieille littérature et le langage de ses pères. Ennemie de ce qu'elle appelait des pointilleries de diction, elle voulait, non sans raison, que l'esprit se préoccupât principalement des choses; aussi disait-elle, en parlant des puristes : « Leur style est un bouillon d'eau claire sans impureté, mais sans substance. »

M^{lle} de Gournay avait une âme candide, un bon cœur et un noble caractère; elle méritait que l'abbé Maroles l'eût appelée *bonne fille*; Sorel mettait même fort au-dessus de son savoir « sa générosité, sa bonté et ses autres vertus, qui n'avaient point leurs pareilles ». Mais la bizarrerie de son caractère, sa susceptibilité et son humeur bouillante donnèrent prise aux railleries des uns, aux mauvaises plaisanteries des autres, et la pauvre vaillante fille ne fut pas épargnée. Elle était ferme à la riposte, mais plus d'une fois elle se laissa prendre; elle tomba dans le complot des trois Racan, et elle répondit à la lettre supposée du roi Jacques d'Angleterre, qui lui demandait sa vie et son portrait. Elle fit reproduire son image, passa six semaines à écrire sa biographie, puis envoya le tout à la cour d'Angleterre, où l'on ne sut pas ce que cela voulait dire.

Pour se consoler de ces tracasseries et de ces mystifications, qui ne furent pas les seules, M^{lle} de Gournay eut l'amitié de grands savants et d'illustres personnages de France, d'Italie, d'Allemagne et de Hollande; on trouva dans ses papiers, après sa mort (elle avait près de quatre-vingts ans), des lettres de Richelieu, du cardinal du Perron, de saint François de Salles, du duc de Biron, du président Jeannin, de Balzac, de Heinsius, de M^{lle} Schurmann, le prodige de la Hollande, et de beaucoup d'autres. Elle a pu, par l'originalité et un peu aussi l'irritabilité de son caractère, être en butte à la malice; mais elle mérita toujours, par sa conduite et son savoir, d'être aimée et honorée. Elle a dit d'elle-même avec justice :

L'injure plus qu'à nul à mon cœur est amère;
J'aimerais mieux pourtant la souffrir que la faire.

M^{lle} de Gournay a beaucoup écrit, tant sur la morale que sur la langue française. On peut lire encore aujourd'hui, et non sans intérêt, les pages qu'elle a consacrées à l'*Egalité des hommes et des femmes*,

pour revendiquer les droits de son sexe, pages qu'elle dédia à la reine Anne d'Autriche, qui était alors « dans l'orient de son âge ainsi que de ses vertus » ; — les écrits où elle exprime ses idées sur la langue française : *Du langage français et Défense de la poésie et du langage des poètes* ; — et enfin son discours sur le *Peu de prix de la noblesse du temps*, où elle flagelle, comme ils le méritent, ces courtisans dont la sottise n'a d'égale que l'insolence, ce que déjà elle avait dit en vers :

Le monde est une cage de fous ;
Gens de cour le sont plus que tous.

La terreur que lui inspiraient les *regretteurs de mots* la poussa à maudire d'avance, dans une violente imprécation, les bourreaux qui pourraient être tentés d'épurer ou d'expurger ses œuvres. « Si ce livre me survit, je défends à toute personne, telle qu'elle soit, d'y ajouter, diminuer ou changer jamais aucune chose, soit aux mots ou en la substance, sous peine à ceux qui l'entreprendraient d'estre tenus pour détestables aux yeux des gens d'honneur, comme violateurs d'un sépulchre innocent. »

Comme poète, M^{lle} de Gournay traduisit quelques livres de l'*Enéide*, et lorsqu'elle se livra à ses propres inspirations, ce fut parfois avec une certaine véhémence, comme on en peut juger par ce quatrain qu'elle destinait à servir d'inscription pour une statue de Jeanne d'Arc :

— Peux-tu bien accorder, vierge du ciel chérie,
La douceur de tes yeux et ce glaive irrité ?
— La douceur de mes yeux caresse ma patrie,
Et ce glaive en fureur lui rend sa liberté.

Toutefois, si M^{lle} de Gournay a survécu, si son nom est resté dans toutes les mémoires, c'est surtout parce qu'elle aima Montaigne, parce qu'elle sut la première comprendre et applaudir l'immortel auteur des *Essais*, et qu'elle est désormais inséparable du père d'adoption qui agréa son dévouement.

LES DAMES DESROCHES

Pasquier, lorsqu'il énumère « les braves poètes » qui brillèrent au second rang jusqu'à la fin du xvi^e siècle, ne manque pas d'ajouter : « Mes dames Desroches, de Poitiers, mère et fille, et spécialement la fille, qui reluisoient à bien écrire entre les dames comme la lune entre les étoiles. »

Ces dames, que le fameux bibliographe La Croix du Maine appelle avec fierté les perles du Poitou, sont Madeleine Neveu, mariée très jeune à André Radonnet, sieur Desroches, et sa fille Catherine, sur qui sa mère, restée veuve de bonne heure, concentra toutes ses affections. Ces aimables et charmantes personnes, étroitement unies de cœur et

d'esprit, vécurent dans la plus douce intimité et dans l'amour des lettres.

Quoique très recherchée, à cause de son esprit et de sa beauté, Catherine refusa les partis les plus brillants ; elle ne voulait pas se séparer de sa mère. Le destin la seconda cruellement dans cette pieuse résolution : victimes ensemble de la peste qui désola Poitiers en 1587, la mère et la fille moururent le même jour, presque à la même heure, et ainsi s'accomplit le vœu qu'elles avaient formé de ne se quitter jamais. Par une sorte d'inspiration prophétique, Catherine avait déclaré plus d'une fois qu'il ne serait pas même au pouvoir de la mort de les séparer l'une de l'autre.

Semblables par la beauté, par la vertu et par l'éclat du talent, ces deux femmes inséparables avaient suffi à leur bonheur mutuel, et, longtemps après leur mort, Sainte-Marthe regrettait amèrement l'époque où leur maison, *comme une Académie d'honneur*, s'ouvrait à tous ceux qui cultivaient les lettres, où si souvent il avait été heureux d'entendre Catherine, alors que, plus belle de son émotion, elle récitait les vers que sa mère avait composés.

Unies par les goûts autant que par la tendresse, Madeleine et Catherine Desroches sont restées unies et confondues dans l'histoire des lettres comme dans la pensée de leurs admirateurs. Leurs poésies, qu'elles s'étaient dédiées réciproquement, ont pour titre : *Premières œuvres de M^{me} Desroches, de Poitiers, mère et fille* (Paris, 1579) ; et *Secondes œuvres de M^{me} Desroches, de Poitiers, mère et fille* (Poitiers, 1584). Nulle part, ni en aucun temps, on ne les a séparées.

Il devrait suffire, pour rester dans la mémoire des hommes, de s'être si bien aimées, et d'avoir eu, pour se faire connaître, de la grâce et de l'esprit. Cependant, les dames Desroches seraient oubliées peut-être si une puce ne les avait aidées à asseoir leur renommée.

L'histoire vous a parlé, mesdemoiselles, de ces assises extraordinaires connues sous le nom de *Grands Jours*, dont la principale mission était de remettre sous la main de la justice les coupables qui lui avaient échappé une première fois, ou qui étaient d'un rang trop élevé pour qu'un tribunal ordinaire pût les atteindre. Or, pendant les *Grands Jours de Poitiers*, tenus en 1579, sous la présidence d'Achille de Harlay, les plus considérables personnages de la magistrature se réunissaient chez les dames Desroches. Un soir qu'on y causait poésie, comme à l'ordinaire, Etienne Pasquier, alors avocat au Parlement, aperçut une puce sur le corsage de M^{me} Desroches, et la fit remarquer à la jeune dame, qui en rit beaucoup. « Le lendemain, dit Sainte-Beuve, elle et Pasquier apportèrent chacun une petite pièce de vers sur l'incident de la veille. De ce moment, ce fut à qui célébrerait la puce de M^{me} Desroches. Ces savants élèves de Cujas, ces vertueux sénateurs, Achille de Harlay et Barnabé

Brissou à leur tête, se mirent en frais de gentillesse et placèrent à l'envi le puceron bienheureux au-dessus de la colombe de Bathille et du moineau de Lesbie. » A leur tour, les dames Desroches voulurent honorer, en leur répondant, les poètes *chante-puce*, et cette joute littéraire fit des *Grands Jours de Poitiers* un des événements du siècle.

Cette puce, restée fameuse, contribua sans doute à perpétuer le souvenir des dames Desroches, mais je tiens à vous dire que, tout incident à part, elles avaient l'une et l'autre assez de mérite pour n'être pas oubliées. Vous en aurez la preuve en lisant un sonnet de chacune d'elles.

SONNET DE MADELEINE DESROCHES
SUR LA MORT D'UNE AMIE

Las! où est maintenant ta jeune bonne grâce,
Et ton gentil esprit, plus beau que ta beauté?
Où est ton doux maintien, ta douce privauté?
Tu les avais du ciel, ils y ont repris place.

O misérable, hélas! toute l'humaine race
Qui n'a rien de certain que l'infélicité!
O triste que je suis! ô grande adversité!
Je n'ai qu'un seul appui en cette terre basse.

O ma chère compagne et douceur de ma vie,
Puisque les cieus ont eu sur mon bonheur envie,
Et que tel a esté des Parques le descret;

Si après notre mort le vrai amour demeure,
Abaisse un peu les yeux de leur claire demeure,
Pour voir quel est mon pleur, ma plainte et mon regret.

SONNET DE CATHERINE à sa quenouille.

Quenouille, mon soucy, je vous promets et jure
De vous aimer toujours, et jamais ne changer
Vostre honneur domestic pour un bien estrange
Qui erre inconstamment et fort peu de temps dure.

Vous ayant au costé, je suis beaucoup plus seure
Que si encre et papier se venoient arranger
Tout à l'entour de moi, car, pour me revenger,
Vous pouvez bien plustost repousser une injure.

Mais, quenouille, ma mie, il ne faut pas pourtant
Que, pour vous estimer, et pour vous aimer tant,
Je délaisse de tout ceste honneste coustume

D'escrire quelquefois : en escrivant ainsy,
J'escri de vos valeurs, quenouille, mon soucy,
Ayant dedans la main le fuscau et la plume.

Aussi bien qu'à Poitiers et à Lyon, il y eut à Paris des femmes poètes qui ont laissé un souvenir. L'une des plus renommées est Antoinette de Loynes, dont les trois filles, Camille, Lucrèce et Diane, ont été surnommées les *trois perles du seizième siècle*; leurs poèmes en français et en latin ne nous sont pas parvenus; mais ils ont été célébrés par Scève de Sainte-Marthe, et l'on sait qu'ils ont eu les suffrages de L'Hospital. Il faut citer aussi la religieuse Anna de Marquets, du monastère de Poissy, qui exprima en vers ses sentiments pieux, surtout pendant le colloque de Poissy, tenu en 1561. Elle réunit en un volume imprimé à Paris les prières et les devises en vers adressées aux représentants les plus considérables du catholicisme, et les dédia au cardinal de Lorraine en le félicitant, dans un sonnet, d'avoir assuré le triomphe de la vérité sur l'erreur. Vient ensuite Jacqueline de Miremont, qui fit l'éloge de la vie contemplative; Anne de Lantier, qui, à la connaissance des langues, joignait celle des mathématiques; Artuse de Vernon, dame de Téliigny; Anne de Séguier, et ses deux filles, « accomplies, comme elle, d'esprit et de corps », disait La Croix du Maine; et enfin Catherine de Clermont, femme poète et savante, qui épousa le maréchal Albert de Gondi, duc de Retz, et qui fut gouvernante des enfants de France. Lorsque les ambassadeurs de Pologne se présentèrent à Charles IX, en 1573, elle traduisit au roi leur harangue latine, et leur répondit dans la même langue.

Parmi les noms qu'il serait aisé d'ajouter à cette liste, je veux citer, en terminant, celui de Suzanne Habert, qui, comme Marie de Romieu et M^{lle} de Gournay, prit chaleureusement en main la cause de son sexe : *Défense pour les femmes contre ceux qui les méprisent*, et *Misères de la femme mariée*. Une de ses contemporaines, Modeste Dupuis, la suivit dans cette voie, en écrivant le *Mérite des femmes*.

Ce titre sera le mot de ma conclusion. C'est au xvi^e siècle, en effet, et à partir de cette époque, que ce mérite s'est librement manifesté, et que les femmes, commençant d'exercer leur précieuse influence, ont eu sur les choses de l'esprit un incontestable et si utile ascendant.

CHARLES ROZAN.

PENSÉES ET MAXIMES

L'homme vit beaucoup pour lui-même; la femme vit surtout pour les autres : c'est là sa supériorité.

(ARSÈNE HOUSSAYE.)

Ceux qui n'ont d'esprit que pour être méchants ne conçoivent pas que l'on puisse être bon sans être bête.

(DE SACY.)

CONSEIL

Les riens.



ous n'êtes pas sans avoir rencontré des personnes dont la vie semble toujours surchargée, qui ne restent jamais oisives, qui déploient en tout une activité infatigable et qui, au bout du compte, ne tirent de leur existence aucun profit pour elles ni pour les autres. Leurs journées sont encombrées d'une foule d'infiniment petites choses. Elles ont le génie de se créer des obligations chimériques qu'elles affublent du nom de devoir, et d'inventer des travaux qui leur font dépenser des trésors de patience, sans avoir jamais aucune utilité réelle. Ces personnes-là se lèvent de grand matin et se vantent de ne pas encore s'être assises quand vient le moment du déjeuner. Qu'ont-elles fait? Elles ont erré dans leur maison, affairées, sans but, ou avec des buts tout petits. Elles ont passé deux heures à laver des plantes vertes avec une minutie incroyable; elles ont promené partout une surveillance exagérée et inutile; elles ont commencé, interrompu, repris leur toilette. Elles ont le génie de la flânerie poussée au plus haut degré; mais parce qu'elles parcourent toutes les chambres et qu'elles ont noué autour d'elles un gentil petit tablier de cretonne à fleurs, elles se croient des maîtresses de maison accomplies. La matinée finie, elles ont des visites... obligatoires! Oh! ces obligations-là, comme on se les forge aisément! Elles sont partout, dans tous les coins de la ville, se croyant victimes de leur situation sociale, se donnant pour les femmes les plus occupées de la terre.

Elles ont encore, comme variété de *devoirs*, le travail manuel. Oh! elles en font grand cas! Une femme doit faire des ouvrages d'aiguille, c'est chez elles un principe arrêté. Quant à l'utilité de ces ouvrages, elle leur importe peu. Ce sont elles qui entreprennent de ces travaux sans fin, dentelles au crochet qui usent la vue et sont souvent moins jolies que d'autres, dont chaque centimètre prend une heure de temps et de patience, broderies souvent sans goût, variétés d'ouvrages de tout genre, souverainement inutiles. Elles en sont fières. Avoir travaillé pendant deux ans à quelque chose qu'en eût pu acheter à meilleur marché dans un magasin, c'est un si grand mérite, cela dénote tant d'activité, de persévérance, d'attachement à l'humble rôle féminin!!!

Il y a encore une autre variété dans l'existence des femmes dont je parle : c'est la lecture. Elles croient devoir être au courant de tout... à leur manière. Elles parcourent consciencieusement chaque jour cinq ou six journaux qui se copient, sauf le premier-Paris, elles dévorent des romans; quant

aux livres sérieux, c'est une autre affaire : comment les caserait-on dans des vies aussi *occupées*!

Oui, occupées de... riens. Or, on a dit que faire des riens équivaut à ne rien faire, et si ce n'est pas tout à fait exact, parce que l'oisiveté absolue est pire que l'oisiveté relative, il est évident que faire des riens, c'est manquer absolument le but de l'existence.

Vous êtes à l'âge, mesdemoiselles, où l'on prépare sa vie à venir. Vous apporterez dans vos ménages les habitudes que vous avez contractées dans la maison paternelle. Défilez-vous donc, dès maintenant, de cette activité vide et stérile qui se consume elle-même sans rien produire. Cette activité-là me fait l'effet de la machine puissante d'un moulin qu'on ferait marcher, à grand renfort de vapeur, sans y mettre de grain. Elle dépenserait à coup sûr beaucoup d'argent et de force motrice, et se détériorerait promptement.

Ayez horreur de la flânerie. C'est un écueil dans la vie des femmes; avec les moments qu'elle gaspille, on ferait des merveilles. Ne vous créez pas de devoirs imaginaires, ne vous encombrez pas d'occupations mesquines, inutiles, indignes de votre intelligence et de vos facultés. Aimez l'ouvrage à l'aiguille, mais choisissez-le judicieusement, qu'il soit utile ou au moins agréable aux autres.

Il y a toujours, hélas! des riens dans la vie d'une femme; malheureusement, les obligations et la routine sociale nous en imposent, et même dans l'existence de chaque jour, il s'en trouve un grand nombre. Mais il faut distinguer encore entre ceux qui concourent à un but utile. Ainsi, je parlais tout à l'heure des heures trop prolongées employées au soin des plantes. Certes, il est absurde de faire de son salon une serre qui absorbe une partie de la matinée; mais ce ne sont pas des riens inutiles que le soin modéré et raisonnable donné à deux ou trois plantes destinées à réjouir les yeux de ceux que nous aimons. Et quant aux vrais riens, aux choses vides, ennuyeuses, que nous sommes obligées de faire, nous pouvons toujours les grandir et les relever par l'intention que nous y mettons, et par le soin que nous avons de ne faire que l'indispensable.

Notons, en terminant, qu'une vie occupée de choses utiles est infiniment plus intéressante, plus attrayante, je dirai même plus amusante qu'une existence vide. On a beau se faire l'illusion qu'on est active et occupée, on finit bien par s'apercevoir que la machine qui fonctionne à vide ne peut donner de mouture. Les riens absorbent nos forces vives et dépensent sans profit notre énergie morale : ils finiraient donc par amoindrir nos facultés elles-mêmes.

M. MARYAN.

UNE PART DE BONHEUR

SUITE



ETTE annonce mit fin au supplice de Thérèse; M. et M^{me} d'Azir prirent les devants, Henriette et Philippe suivirent, et Thérèse, seule, par derrière, sentit tout le poids de sa solitude, toute l'amertume de sa situation.

A table, sa place était marquée à côté de celle d'Henriette, qui, trop jeune pour pouvoir continuer avec avantage la bataille de mots qu'elle avait si imprudemment engagée avec Thérèse, se vengea par un sobriquet de n'avoir pas autant d'esprit que son ins-

titutrice; elle lui montra son couvert, et, se rangeant pour la laisser passer, lui dit :

— Allons, venez ici, l'ambassadrice, et apprenez-moi les manières des cours.

— La première loi qu'on y respecte est la politesse, répondit gravement Thérèse, en dépliant sa serviette.

— Dis donc, sorella, répliqua Philippe d'une voix âpre, en intervenant de l'autre bout de la table, tu ferais peut-être aussi bien de te taire, car, jusqu'à présent, tu n'y as gagné que des impertinences à cette bataille.

— Laisse-moi tranquille, riposta Henriette, furieuse et ne sachant à qui s'en prendre.

— Eh bien, qu'est-ce qu'il y a? demanda M. d'Azir, mettant dans sa poche une dépêche qu'on venait de lui apporter. La voix aiguë de ses enfants avertissait de quelque chose d'inusité.

— Oh! rien du tout, reprit le bossu, soudain apaisé; rien, sinon une institutrice de plus dans la maison!

— Philippe, dit M. d'Azir d'une voix sévère.

Et se retournant du côté de Thérèse, il ajouta :

— Excusez-nous, mademoiselle, nous sommes malade.

La jeune fille s'inclina, et un regard reconnaissant fut toute sa réponse.

M. Duplay-d'Azir était banquier dans toute l'acception du mot, banquier au physique et au moral. Il avait cet embonpoint qui semble devoir accompagner la fortune acquise par la manipulation de l'argent et qui demande un bon tailleur pour ne pas ressembler à de l'obésité. Homme aimable, facile à vivre, pourvu que tout marchât à son gré, gagnant beaucoup, dépensant facilement, il payait tout avec de l'or, et eût volontiers offert une bourse pleine à Thérèse pour la consoler, s'il n'eût été assez fin et assez bon pour comprendre que l'or n'eût pas adouci les coups qu'elle recevait sans une faiblesse depuis qu'il était entré dans le salon. Il la prit alors sous sa protection, et le dîner s'acheva paisiblement, au moins en apparence.

Le lendemain matin, lorsque Thérèse sortit de sa chambre, elle rencontra dans le corridor, un peu obscur, Henriette, qui évidemment la guettait.

— Bonjour, mademoiselle l'ambassadrice, dit-elle avec sa brusquerie de garçon, voulez-vous que j'entre chez vous; j'ai deux mots à vous dire, deux mots seulement.

— Bien volontiers, lui répondit Thérèse, la prenant par la main et l'entraînant.

Elle ouvrit la porte et s'effaça pour la laisser passer.

— Tiens, c'est gentil chez vous, dit Henriette, et ça sent bon!

— N'est-ce pas? C'est madame votre mère qui a pensé à me rendre agréable mon petit intérieur, pour me consoler d'avoir quitté celui de maman, et le bon docteur Deschamps a voulu semer de fleurs mes premiers pas dans la voie nouvelle où je suis engagée depuis hier. Regardez les belles violettes que j'ai trouvées dans ce cornet de cristal, avec sa carte, en arrivant hier au soir.

Henriette, qui était entrée toutes voiles dehors comme une petite corvette audacieuse, perdit soudain une partie de son aplomb; la délicatesse des procédés de sa mère et de leur vieil ami contrastait si complètement avec ce qu'elle avait à dire! En présence de son frère, qui la soutenait et l'excitait, elle avait toutes les hardiesses; mais seule... n'importe, le premier pas de son étrange démarche était fait, il n'y avait plus moyen de reculer.

Elle s'assit donc et commença :

— Mademoiselle, je ne veux pas d'une institutrice, je trouve que maman suffit; du reste, vous n'avez rien de l'emploi que vous voulez prendre,

ni le nez crochu, ni les mitaines, ni les bandeaux, ni les tartans; non, vous aurez beau faire, vous resterez toujours l'ambassadrice, et je ne veux pas, quand j'irai dans le monde un peu plus tard, qu'on fasse des comparaisons désobligeantes entre ma tenue et la vôtre, ma beauté et la vôtre, car vous êtes très jolie. Vous voyez que je suis franche et juste.

« Si donc vous voulez vous en aller de bonne grâce, nous resterons amies de loin, car je n'ai pas de raison pour vous en vouloir, en dehors de ce que je viens de dire; mais si vous persistez à vouloir m'améliorer, à me suivre comme mon ombre, alors ce sera une guerre à mort. Choisissez. »

A mesure qu'elle parlait, la sotte petite s'était raffermie dans ses intentions mauvaises, et comme Thérèse l'avait écoutée avec un grand calme, sans faire mine de vouloir l'interrompre, elle était allée jusqu'au bout; maintenant, les yeux rivés sur l'institutrice, elle attendait la réponse à son ultimatum.

— Ecoutez, Henriette, reprit M^{lle} Wolff, sans que sa voix trahît la plus légère intimidation, je ne suis pas allée au-devant de cette explication; c'est vous qui l'avez provoquée, mais je suis bien aise qu'elle ait lieu tout de suite, cela vaut mieux pour vous et pour moi.

« Vous êtes une enfant orgueilleuse et mal élevée; vos parents m'ont demandé de corriger le plus possible ces défauts, c'est d'eux que je tiens ma mission, c'est à eux seuls qu'il appartient de juger si je suis capable de la remplir ou non. D'ailleurs, vous obstineriez-vous à me mettre dans l'impossibilité de vous être utile que je resterais encore pour remplir dans la maison un autre office dont j'ai été également chargée; ainsi, dans votre intérêt, je vous engage à renoncer à une lutte inégale. »

Puis, comme elle voyait une folle colère monter dans les yeux d'Henriette, elle se rapprocha d'elle, et lui prenant les mains :

— Ma petite, lui dit-elle d'une voix caressante qui contrastait étrangement avec le ton ferme et décidé des paroles précédentes, ma petite Henriette, au fond, vous êtes bonne et affectueuse, incapable de mensonge ou de bassesse; si vous vouliez, je vous aimerais bien, et cela me consolait de toutes les peines dont ma vie est remplie.

Henriette, prise entre son bon cœur et sa mauvaise tête, s'en tira par une crise de nerfs, et, au milieu de ses sanglots, elle criait à Thérèse, qui lui mouillait les tempes avec de l'eau fraîche :

— Allez-vous-en..., allez-vous-en..., je vous chasse... Sortez.

A midi, ce même jour, M. Duplay fit prévenir qu'il ne viendrait pas déjeuner, Henriette resta dans sa chambre, brisée par la colère et honteuse d'elle-même; sa mère, très émue de la scène dont les éclats l'avaient réveillée en sursaut, ayant la migraine, ne quitta pas son lit, Thérèse se

trouva donc seule en présence de Philippe à l'heure du repas.

Quand elle entra dans le petit salon, son ouvrage à la main, car, prévoyant plus d'un orage pour ses débuts, elle avait soin d'avoir toujours avec elle de quoi se donner une contenance, le bossu y était déjà, debout contre la cheminée, réchauffant ses membres grêles à la flamme d'un feu clair et joyeux.

Thérèse s'inclina avec un aimable sourire; Philippe lui rendit sèchement sa politesse, mais pas un mot ne fut échangé entre eux.

La jeune fille bénit le surjet qui lui permit de s'isoler devant une des fenêtres, et, la tête penchée sur son ouvrage, se mit à penser à sa mère, pour qui elle supportait tout cela, et qui devait toujours ignorer ce qu'il lui en aurait coûté. Peu à peu envahie par ses souvenirs et ses craintes, car elle commençait à croire qu'elle ne pourrait vaincre tant de mauvais vouloir, elle laissa son ouvrage glisser sur ses genoux, ferma doucement les yeux, et resta ainsi immobile et attristée.

Le joli soleil d'une matinée d'automne versait sur sa tête une douce lumière qui découpait en sombre sa fine silhouette sur la blancheur du store; la lueur plus rouge du foyer éclairait d'une façon étrange le chignon épais, tordu à la grecque, de cheveux noirs, teints d'acajou sous le reflet de la flamme, la tête était charmante, la pose abandonnée et gracieuse; c'était un délicieux tableau de genre dans cet intérieur élégant, et le bossu, que la jeune fille croyait certes occupé de tout autre chose que d'elle, s'était retourné vers la fenêtre et considérait en artiste ce joli ensemble de jeunesse, de grâce et de lumière.

— Est-ce que vous seriez coquette, mademoiselle? dit-il tout à coup de sa voix mordante.

Thérèse eut un sursaut; elle s'attendait si peu à cette brusque attaque! Ses yeux s'ouvrirent tout grands, et son regard témoigna mieux qu'aucune protestation contre l'inconvenante apostrophe du bossu.

Celui-ci eut une légère rougeur aux pommettes, et d'une voix sourde, en faisant un geste comme pour empêcher la jeune fille de répondre :

— Ne parlez pas, mademoiselle, lui dit-il, je comprends votre surprise; vous vous demandez pourquoi vous seriez coquette devant un être méprisable comme moi, devant un bossu, enfin. Vous avez raison, il ne faut pas perdre ses frais — et, avec moi, ils sont perdus.

Thérèse n'avait pas baissé ses beaux yeux honnêtes et limpides; seulement, son regard, de surpris, était devenu très triste; ses bras avaient coulé le long de son corps, les petites mains ouvertes dans une attitude de profond découragement; et elle murmura, se parlant à elle-même :

— Que leur ai-je donc fait?

Philippe avait entendu. Très surexcité par la scène du matin, dont Henriette lui avait rapporté

chaque parole; irrité par la grossièreté de son attitude présente, car il sentait qu'il venait de faire acte d'homme mal appris, ce qui froissait son orgueil peut-être plus que tout le reste, et puis aussi, emporté par je ne sais quelle étrange haine qui grandissait à chaque heure contre l'innocente Thérèse, il prit une fumeuse, la rapprocha vivement de la jeune fille, et les coudes sur l'appui du siège, le regard brillant d'un feu sombre, il lui dit presque bas, tant la colère étouffait sa voix :

— Ce que vous m'avez fait ! Mais regardez-vous donc, et regardez moi ensuite, si vous en avez le courage, et vous ne vous demanderez plus la cause de ma colère. Je suis malade, infirme, bossu ; je n'ai pas une joie, pas un bon souvenir dans le passé, pas une espérance dans l'avenir. Tenez, quand je regarde Loulou sur son coussin, dans la chambre de ma mère, je me prends d'une folle jalousie contre ce roquet ; au moins, lui, quand il se montre quelque part, n'a pas l'humiliation de la pitié ou du sarcasme à subir comme moi.

« Ah ! vous voulez savoir pourquoi je vous déteste ? Eh ! parbleu, c'est que vous n'êtes pas bossue, dit-il avec un rire méchant. Et le seriez-vous, ajouta-t-il en se levant, que je vous détesterais encore, parce que vous me rappelleriez mon malheur. »

La fumeuse s'était renversée sous le choc, et les cigares enfermés dans sa boîte s'étaient répandus sur le tapis ; l'un d'eux roula jusque contre le pied de Philippe ; il le regarda venir d'un air farouche et l'écrasa ensuite d'un coup de talon.

Thérèse devait-elle répondre ? Et que dire ! Elle comprenait si bien cette douleur, cette colère jalouse... Son cœur, dédaignant l'insulte, se sentait attiré par cette affreuse misère ; elle eût voulu la réchauffer, l'éclairer, la nourrir par une parole de foi, par un témoignage de réelle affection ; mais elle sentait que l'heure n'était pas venue, que ce qu'elle pourrait dire ne serait pas compris et deviendrait seulement une nouvelle arme contre elle... Mieux valait se taire pour le moment ; un jour, quand il la connaîtrait mieux, il l'écouterait peut-être.

Du reste, Philippe ne la laissa pas longtemps à ses réflexions ; il sortit presque aussitôt et elle l'entendit qui donnait l'ordre d'aller lui chercher une voiture.

Thérèse entendit aussi le valet de chambre, qui ôtait son tablier dans l'office, dire à Julie, venue pour le remplacer pendant qu'il sortait :

— L'ambassadrice est une gêneuse ; si elle avait l'idée de déjeuner chez sa maman, nous nous reposerions un brin, nous autres ; mais il n'y a pas de danger, elle aime mieux notre friot que le sien.

C'en était trop pour une fois ; la jeune fille mit ses deux mains sur son visage, comme pour se cacher à elle-même la rougeur qui l'empourprait, et des larmes amères lui vinrent aux yeux.

Et cependant, si Thérèse n'avait pas été trop intéressée au résultat de la lutte engagée avec les enfants de la maison, elle eût mieux auguré de la scène

déplorable qui venait d'avoir lieu au salon. Philippe, cet esprit chagrin, ce cœur aigri, cette âme repliée sur elle-même, mettait tout son orgueil à repousser la pitié ; il parlait avec une sorte d'emphase de son infirmité, pour fermer la bouche à ceux qui eussent voulu le plaindre ; et voilà que tout à l'heure, emporté par un besoin d'étaler sa douleur intime, il venait de laisser voir à Thérèse jusqu'à quel point il souffrait. N'était-ce pas déjà un triomphe pour la patience de la jeune fille, que cet aveu brutal dans la forme, mais déchirant par l'apreté même et l'emportement du malheureux bossu.

Lui, avait bientôt compris l'immense avantage que sa violente sortie allait donner à la jeune fille dans leurs relations futures ; il en conçut une plus grande colère, mais aussi un intérêt bizarre pour celle qu'il avait fait en quelque sorte sa confidente, et s'il se surveilla pour ne pas donner barre sur lui par des attaques trop violentes, il le fit autant pour elle que pour lui-même. Pour elle, parce qu'il craignait une allusion quelconque à la plaie secrète qu'il venait d'étaler sous ses yeux, et ne voulait pas lui en fournir l'occasion. Pour lui, parce que, toujours orgueilleux, il chercha à lui faire oublier sa faiblesse d'un moment, en affichant une apparente sérénité.

Quant à Henriette, remise de son attaque de nerfs, elle adopta une attitude glaciale, pleine de dignité. Elle dérangeait Thérèse pour avoir une serviette de toilette, comme on dérange une femme de chambre ; elle inventa des sorties à tort et à travers pour l'obliger à la suivre ; puis, aux heures de leçons, elle se réfugiait dans la chambre de sa mère et manœuvrait si habilement, qu'après huit jours de vie commune, elle n'avait pas pris une répétition de la jeune fille ; mais elle travaillait fort bien toute seule, ce qu'on n'avait jamais obtenu, et Thérèse, voyant le but poursuivi atteint par ces voies détournées, pensa que cela devait suffire pour le moment.

Somme toute, cette succession de scènes si pénibles, où le frère et la sœur avaient froissé si lourdement le cœur de la pauvre Thérèse, eurent cela de bon qu'il en résulta sinon une détente, tout au moins une trêve, dont chacun sentait avoir besoin, et, en apparence, ce fut la paix dans la maison.

Mais, au fond, rien n'était changé ; et quand Philippe et Henriette se trouvaient seuls ensemble, ils ne tarissaient pas de propos hostiles contre la pauvre institutrice. La jeune fille était exaspérée de ne pouvoir se venger, mais Thérèse était si maîtresse d'elle-même, si désireuse d'attirer la petite rebelle par des prévenances discrètes et de délicates attentions, qu'il était impossible de trouver le défaut de la cuirasse dans cette armure souple et résistante dont elle s'était enveloppée dès le premier jour.

Philippe, lui, tout en excitant sa sœur et en se

tenant sur la réserve, prenait un certain plaisir de dilettante à la partie engagée. Avec quelle joie il aurait lu dans ces yeux si limpides de l'ambassadrice un éclair de rancune ou de colère; mais les yeux de Thérèse ne connaissaient pas ce langage, et chaque fois que le bossu y plongeait son regard méchant, il l'en détournait aussitôt, dominé par une puissance dont il cherchait vainement à découvrir la source.

— Il n'y a pas à dire, elle est plus forte que nous, répétait-il dans le tête-à-tête fraternel.

— Ne viendrons-nous donc pas à bout de nous en défaire! répondit Henriette, furieuse.

— J'en serais désolé, pour ma part, reprenait Philippe, ne croyant pas dire si vrai. Elle nous entretient la main. Vois-tu, sœur, nous sommes mauvais tous les deux; moi, parce que je suis bossu, toi... ma foi, je ne sais pas trop pourquoi. Peut-être parce que tu es ma sœur. Il faut que nos mauvais instincts trouvent leur satisfaction en s'épuisant sur quelqu'un. Auparavant, c'étaient père et mère nos victimes; ils peuvent bénir l'ambassadrice, car elle a détourné les orages à son profit, et laisse intacte la somme de tendresse et d'amabilité que nous devons à la famille.

« Vois, depuis qu'elle est ici, nous sommes matés: je passe ma vie enfermé dans ma chambre ou dans une voiture pour l'éviter, et je suis sage comme une image aux heures de vie commune; toi, tu travailles avec acharnement seule, pour éviter qu'elle prenne au sérieux son rôle d'institutrice; Julie range les armoires pour avoir la paix; Baptiste ne lit plus les journaux qu'après nous; maman se repose avec une parfaite quiétude; papa en a fait sa secrétaire, quand il y a un rapport financier à fournir. Qui donc n'est pas content de vivre sous sa domination? »

Et de sa chambre, bien qu'elle fût isolée, Thérèse entendait le rire sardonique du bossu accompagner toujours ces sortes de panégyriques.

— Il se moque de moi, pensait-elle, avec l'intuition de ce qui se disait loin d'elle; M. Philippe monte la tête de sa sœur, il détruit en un coup ce que j'ai eu tant de peine à édifier ces jours-ci. Mon Dieu! ne les toucherez-vous donc pas!

Oui, il se moquait, il épiait ses mouvements, il travestissait ses paroles et ne manquait aucune occasion de l'humilier et de la faire souffrir. Peu à peu, il avait surpris ses préférences, deviné quelques-unes de ses plus délicates pensées, de ses croyances les plus vivaces et les plus élevées, et avec une taquinerie hargneuse, sans avoir l'air d'y attacher une intention spéciale, il décriait ce qu'elle admirait, il dédaignait ce qu'elle aimait. Ce n'est rien, semble-t-il, que ces divergences de goûts, d'opinions entre gens que ne lie aucune affection; peut être lorsque ces différences ne sont pas volontaires, qu'elles naissent seulement des dissemblances de caractère, d'éducation ou de milieu; mais lorsqu'on sait, à n'en pas douter, qu'elles sont

voulues et cherchées par antipathie, à la longue cela devient une cause d'irritation qui entraîne aux représailles. Quiconque s'abandonne à la satisfaction si naturelle de blesser à son tour, s'engage dans une voie où il lui sera bien difficile, sinon impossible, de s'arrêter à temps, la passion aveuglant ceux qu'elle conduit. Et alors, découvert et désarmé, il est à la merci de son ennemi.

C'était bien là-dessus que comptait Philippe: il faisait naître les occasions et guettait sa proie.

Thérèse le voyait bien, le sentait, y apportait, avec sa douceur, un prodigieux sang-froid; mais, sans fiel, sans colère, il lui arriva, comme le premier jour, de remettre à sa place celui qui l'attaquait; et plus d'un mot cinglant vint rappeler au frère ou à la sœur qu'elle usait avec eux de longanimité jusqu'au point exact que tolérât sa dignité, mais jamais au-delà: elle leur faisait grâce quand il lui plaisait et restait maîtresse du champ de bataille; c'est ce dont enrageait l'ennemi.

III

Les jours raccourcissaient de plus en plus, l'hiver était venu tout à fait; la famille envahissait le salon intime de meilleure heure, chacun sachant y trouver, avec ses livres, son ouvrage, ses cartons ou son journal, une belle lumière et un feu brillant, qu'ils préféraient tous au chauffage à la vapeur du reste de l'appartement.

Thérèse ourlait pour les pauvres des mouchoirs découverts dans un fond d'armoire, où ils gisaient depuis des années, sans emploi. Philippe, au piano, parcourait un album de valses, jouant un peu la musique écrite et beaucoup celle que l'inspiration amenait au bout de ses doigts agiles. M^{me} d'Azir n'était pas encore rentrée de ses courses et son mari sommeillait doucement, le *Journal des Débats* à la main, bercé par la musique. De temps à autre, il ouvrait précipitamment un oeil, comme pour reprendre sa lecture; et, avec cet amour-propre de tous les dormeurs, qui ne veulent pas avouer leur faiblesse, il lançait une phrase qui tombait toujours à faux:

— Très classique! Grande allure! C'est du Beethoven?

— Non, papa, répondait Henriette en riant, c'est une valse; veux-tu la danser avec moi?

Et elle prit son père par le bras pour l'entraîner, tandis que Philippe renforçait sa basse afin de rythmer la mesure.

M. d'Azir, essoufflé d'avance, se prêta à la fantaisie de son enfant et la fit tourner en conscience jusqu'au bout de la pièce; mais là, ayant rencontré un fauteuil, il s'y jeta avec tous les signes d'une fatigue et d'un étouffement insurmontables.

— Quel dommage, c'était si amusant ! s'écria Henriette avec dépit. Et dire que je ne peux jamais danser qu'avec des chaises !

— Voulez-vous que je fasse le cavalier ? lui demanda Thérèse, quittant sa place et allant la rejoindre en tendant les deux mains.

Henriette, prise entre son amour pour la danse et son antipathie pour Thérèse, hésita un moment ; elle se demandait si sa *dignité* (c'est de ce nom qu'elle désignait son impertinence habituelle) n'aurait pas l'air de capituler devant l'offre de son ennemie ; mais la valse eut raison de ces singuliers scrupules, et elle se laissa entraîner par l'institutrice, en protestant pour la forme par ces mots :

— Au fait, cela doit rentrer dans vos attributions.

L'orchestre, on pouvait s'y attendre, se fit méchamment incorrect, il escamota quelques temps de la mesure, puis, tout à coup, prit une allure vertigineuse.

Il était impossible de le suivre, mais Thérèse s'en tira par un habile contre-temps qui changea soudain la danse échevelée en une allemande cadencée et charmante à voir, exécutée par ces deux gracieuses jeunes filles.

Henriette, piquée d'amour-propre, très désireuse de ne pas se montrer inférieure à son cavalier, avait complètement oublié son mauvais vouloir, et s'identifiait de son mieux aux mouvements de Thérèse ; elle riait silencieusement et, chaque fois qu'elle passait devant le piano, elle détournait un peu la tête pour jeter un regard triomphant à son frère, au pauvre bossu qui, le menton à hauteur des touches, s'obstinait à ne pas regarder, quand il se sentait vu, les évolutions du jeune couple. A la fin, agacé, il plaqua un accord rageur et quitta le piano.

— Eh bien, qu'est-ce qui te prend ? lui cria Henriette.

— Je ne suis pas professeur de danse, répondit-il sèchement.

Quand Thérèse se rassit, elle avait le regard brillant, la physionomie heureuse qu'Henriette ne lui connaissait pas. Celle-ci lui demanda avec sa mauvaise grâce habituelle :

— Vous aimez donc bien le plaisir ? rien que pour un tour de valse, vous voilà métamorphosée.

La joie de Thérèse s'éteignit devant cette malveillance et son regard se voila de mécontentement.

— Oui, cela m'a fait une joie de danser avec vous, bien que vous n'ayez pas une méthode parfaite, répliqua-t-elle avec sa tranquille et douce fermeté.

Henriette avait pris de bonnes leçons de danse ; elle venait de s'appliquer beaucoup, avait fait preuve de talent, le correctif de Thérèse la vexa et elle lui demanda vivement.

— Mais en quoi ai-je donc manqué ?

Quel triomphe pour Thérèse ; on sollicitait un conseil...

Elle voulut aussitôt récompenser ce bon mouvement, en corrigeant ce que sa réflexion avait eu de

désagréable pour l'amour-propre de la fillette et elle lui répondit :

— Je ne peux pas vous le dire, c'est si peu de chose que les mots dépasseraient le but ; vous comprenez très vite, vous êtes souple, je crois qu'il ne vous manque qu'un peu d'habitude. Quand vous aurez vu dans un salon quelqu'un dansant très bien...

— Vous par exemple, dit brutalement Philippe.

— ... Cela vous suffira, continua-t-elle sans se troubler.

Puis se retournant vers l'interrupteur :

— Non, Monsieur, pas moi, dit-elle souriante, je ne glisse pas assez, et je manque de souplesse.

Malgré le sourire de Thérèse, le ton qu'elle mit dans sa phrase en indiquait nettement le double sens, et, cette fois, ce fut M. d'Azir, témoin de cette escarmouche, qui rit, de bon cœur, de la prompte riposte de Thérèse, et le bossu se retrancha dans un maussade silence, en reprenant sa lecture.

Mais sa réflexion ne fut pas perdue. Henriette, qui avait un moment désarmé, pensa, sous l'influence de son frère, que Thérèse avait voulu l'humilier pour se faire valoir elle-même, et elle reprit aussitôt son attitude hostile et ses saillies blessantes. C'était à recommencer.

Thérèse ne faiblit pas ; parfois elle pleurait dans sa chambre, mais cela passait vite et elle se relevait toujours plus courageuse ; seulement, à cette vie, elle aurait bientôt perdu sa santé et le rayonnement de jeunesse qui lui était nécessaire pour ne pas rester écrasée par son chagrin, si elle n'avait trouvé de douces compensations auprès de sa mère.

Il semblait que Dieu voulût faire mériter le bonheur relatif de celle-ci à sa fille, car tandis que Thérèse souffrait avec une patience angélique pour conquérir le bien-être de la chère femme, rue de l'Université, le modeste intérieur de M^{me} Wolff marchait sans à-coups, d'une allure reposante et saine ; sans doute, ce n'était pas le bonheur, mais l'apaisement progressif, et Thérèse voyait avec joie sa mère se relever peu à peu, prendre intérêt à sa nouvelle vie, chercher à l'améliorer.

Le petit budget, sagement établi sur les revenus certains, bénéficiait du surplus qui était venu s'ajouter sous plusieurs formes à ce que gagnait Thérèse et à ce que sa mère avait sauvé du naufrage. M^{me} Wolff était fort habile dentelière ; ce talent, acquis en province dans sa jeunesse, avait été plus que négligé dans le cours de sa vie heureuse et facile ; elle songea à s'y remettre et vit avec joie que ses yeux et ses doigts lui permettraient encore de longues heures de travail. Il lui fut aisé de trouver de l'ouvrage, et ces heures laborieuses lui furent d'un grand secours contre le découragement et l'ennui.

Oh ! quelle joie pour Thérèse quand, s'échappant de son enfer doré, elle montait lestement les cinq étages de sa mère et s'arrêtait tout essoufflée devant la porte, qui ne tardait jamais à s'ouvrir. Celle-ci eût reconnu entre dix mille le coup de sonnette

CONCOURS DE DEVINETTES

PROPOSÉ AUX ABONNÉES

DU JOURNAL DES DEMOISELLES

Charade

L'un, en deniers réduit,
Donne douze au produit;
Près de Paris voit-on une colline
L'œil amusé par maints objets charmants,
Sur l'autre avec plaisir chemine.
Le tout se prête aux mouvements
Des maisons ambulantes,
Malpropres en dedans, en dehors repoussantes,
Les soutient, adoucit leurs durs balancements,
Et rompt des soubresauts les rudes secouements.

Enigme

Nous parfumons les airs autant que fait l'aurore,
Quand elle peint le ciel de ses vives couleurs,
Et vient ressusciter ce grand peuple de fleurs
Dont la mort détruisait la puissance de Flore.

Notre teint est brûlé comme celui d'un More
Qui souffre du soleil les ardentes chaleurs;
On nous expose au feu dont l'ardeur nous dévore,
Et le luxe partout entretient nos malheurs.

Le monde est si cruel qu'il cherche ses délices
En l'injuste rigueur de nos derniers supplices,
Et veut se divertir à nous sacrifier.

Comment cet ennemi nous laisserait-il vivre ?
Il s'est imaginé que la mort qu'il nous livre,
Peut avoir la vertu de le purifier.

Langue française

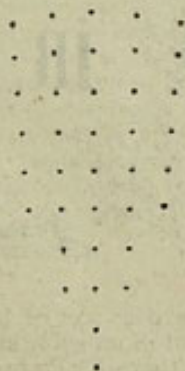
D'où vient cette expression : « Arriver comme Mars en Carême » ?

Bouquet d'arbres

Dans le coin d'un joli bois se trouvent les arbres et arbrisseaux suivants que vous me nommerez lorsque vous en saurez les emblèmes :

AUTOUR DU BOUQUET : Force.

DE GAUCHE À DROITE : Prudence. — Prospérité. — Simplicité. — Ambition. — Souplesse.



Problème pointé

VOYELLES : o..e. — o..e. — oi..au. — à — a —
..a..e — e..e..e. — u — oi.. — a..a. — e. — eu.. —
ai..ueu.. —

CONSONNES : . — v..s — l. — j..r — s..s — mbr. —
t — l..r — . — v..s — l.s — .l.s — q.. — f..nt —
pl..r — l.s — y..x — .ss. — h..t — q.. — l.s —
c..rs —

Vers à terminer

Des autels renversés par la fureur
Nous bâtirons un temple au milieu de la
Et de nos cœurs
Nous le consacrerons, ce temple, à la
De toutes les vertus vous êtes la plus
Tendre et chère pitié ! mais chacun vous
Les hommes ferment à la
Les yeux à vos beautés, l'oreille à votre
Sur la place publique afin qu'on le
A la douce pitié nous bâtirons un
Et pour dire son divin
Tous entrèrent, hormis le lâche et le
Dire de quel poète sont ces trois strophes ?

Casse-tête

Avec les morceaux que voici, reconstruire une fleur amie de la jeunesse.



Mots en croix

Avec les lettres suivantes, disposées en croix, exprimer que, sans mon premier, on ne peut faire mon second :

O A A P S S S T C C H H E E R

Oiseaux enterrés

Trouver les noms des oiseaux enfermés dans ces phrases :

C'est le bercail le plus riche du canton.
Il faut se rincer la bouche après le repas.
J'ai sali notre livre.
N'abuse pas de ma bonté.
Ce lapin t'a dédommagée de ton achat.
L'aspic me fait peur.
Martin et son maître partent à la ville.
Je le dirigeai dans son chemin.
Il frappa : on ouvrit.

Armoiries et ordres

1° Depuis quelle époque le chapeau rouge figure-t-il dans les armes d'Italie ?

2° Qu'est-ce que l'ordre de la Cordelière ? Par qui fut-il créé ?

Curiosités

1° Dans quelle cathédrale de province peut-on admirer une belle tapisserie dite de l'Apocalypse.

2° Quel est le nom de la rue qui occupe aujourd'hui l'emplacement de l'ancienne rue de l'Echelle-du-Temple ? D'où lui venait ce nom ?

Tableau énigmatique

Quelquefois la tribune est souillée
Par un homme en casquette, en veste débraillée,
Qui se croise les bras et d'un air outrageux
Semble étaler l'orgueil de ses haillons fangeux.
Ecoutez-le parler : « Il faut qu'on institue
Un magistrat du meurtre, un dictateur qui tue ».
C'est ?

De quelle œuvre et de quel auteur est tiré ce portrait ?

Mots en triangle

Une belle promenade. — Bataille célèbre. — Calme.
— Qui fuient le combat. — Précieux don de Dieu. —
Dans les arbres. — Travailleur. — Préposition. —
Voyelle.

Acrostiche double

Avec les lettres suivantes, former douze mots français qui, par le choix de leur première et de leur dernière lettre, donneront, dans le sens vertical, le nom de deux célèbres ouvrages :

RO
RN
RI
DE
ET
NIO
AI
NN
C
EVE
NE
EN

Mots en lampe

VERTICALEMENT : Un comte d'Anjou.

HORIZONTALEMENT : Consonne. — Un possessif. — Il assourdit. — Un fils de l'été. — Consonne. — Dans le cou. — Article. — Une lettre à transformations. — Quadrupède. — Qui doit apprendre. — Un cours d'eau. — Une séparation. — Conjonction.

Lettres inconnues

Aux mots suivants, ajouter une même consonne et une même voyelle afin d'en former six nouveaux :

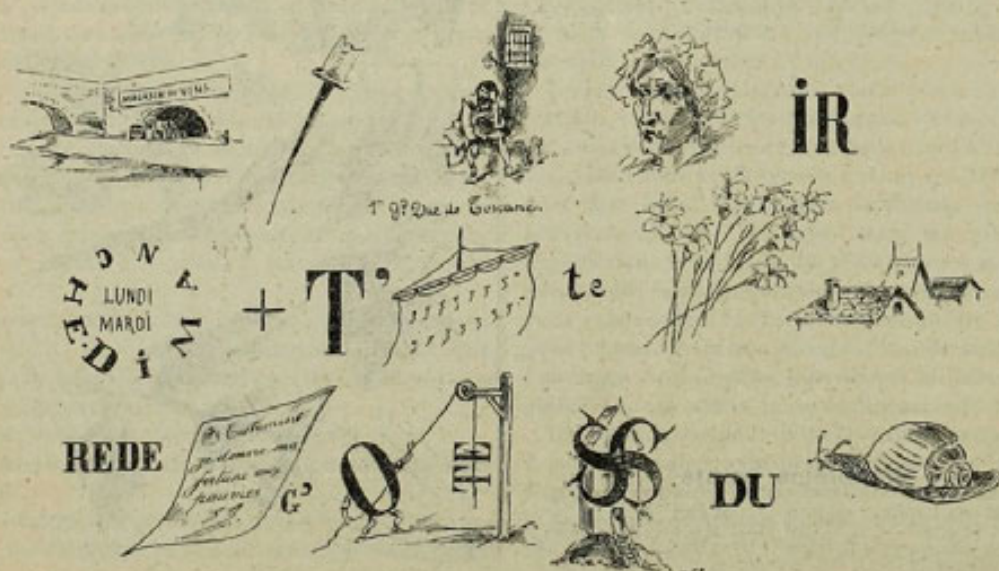
Rot. — Loi. — As. — Il. — Loir. — Tour.

Mots en drapeau

LA HAMPE : Dans la minéralogie.

HORIZONTALEMENT : Un volatile. — Sorte de terre. — Un beau palais. — Pour la peinture. — Après l'offense.

.....
.....
.....
.....
.....
.....
.....
.....
.....
.....
.....
.....

Rébus

JOURNAL DES DEMOISELLES

14, rue Drouot, 14

MODES — VISITES DANS LES MAGASINS — EXPLICATION DES ANNEXES

MODES

On emploie, pour garnir les chapeaux, beaucoup de rubans ombrés et imprimés sur chaîne, dont les effets sont très heureux.

Ces rubans constituent une garniture solide, fort appréciable en hiver par les temps de pluie ou de brouillard. Le vent ne les atteint pas non plus. Et cela se brosse aisément.

Pour les déshabillés, on est plus que jamais aux formes flous.

La dentelle est toujours, en ce cas, le complément de l'élégance. On s'en sert aussi bien sur la laine que sur la soie. Et, qu'on la choisisse en lèse, en grande ou en petite largeur, qu'on en fasse des fichus ou des coquillés de quelques façons que ce soit, on obtient avec elle des choses exquises, très féminines et souvent fort distinguées.

Les manches à la russe sont certainement les plus avantageuses, à tous les points de vue, pour les robes d'intérieur, dans lesquelles on doit rechercher autant le confortable que la coquetterie.

En surah noir ou bleu marine, une robe de ce genre est charmante, ajustée derrière, croisée et flottante devant, avec un grand fichu de dentelle, en pointe derrière. Au bas des manches, au lieu de la simple et classique manchette, une petite draperie de dentelle crème, nouée en fichu sur le dessus du bras, fait ressortir la blancheur et la rondeur du poignet.

Cette forme laisse le cou bien dégagé et permet de n'avoir qu'une ceinture en guise de corset, ce qui est bien avantageux pour les personnes souffrantes ou obligées de se livrer à un travail de bureau.

Les manteaux de cette année, pour les collets, sont tout à fait coupés en parapluie. Ils sont donc très larges et très évasés ; mais, à cause même de cela, ils ont le défaut de n'être pas très chauds. Aussi, les femmes frileuses portent-elles sur leurs corsages des sortes de boléros bien collants, en tricot, en soie ouatée ou en velours, qui les préservent des atteintes de la bise. Mais, malgré ce grand inconvénient, avec les manches actuelles des robes, il est presque impossible de porter autre chose que des collets, des mantos ou des capes, c'est-à-dire des manteaux ayant une forme pélerine plus ou moins longue, et plus ou moins évasée.

Le velours du Nord est un tissu précieux pour cet usage. Il est à la fois habillé et facile à mettre, et d'une solidité qui le fait rechercher par toutes les femmes économes. Enfin, il exige peu de garniture. Il

pourrait même s'en passer complètement, ce qui est fort avantageux.

Pour trotter, j'ai vu, cette semaine, une robe de bure capucin très pratique et d'une exemplaire simplicité. La jupe était doublée d'alpaga, ronde et assez ample sans exagération. Le corsage-veste Louis XVI était à petites basques courtes et ondulées à doubles revers, dont le second carré, lisérés, comme le col droit, par un galon de perles or et mordorées. Le gilet était composé de soie ancienne, dans les tons clairs et éteints, striée de filets en perles nuancées, et bordée par un plissé de mousseline de soie crème. Dans le dos et sur la poitrine, cette veste était doublée de ouatine, de sorte qu'avec un seul col de fourrure, on peut fort bien, par la température molle que nous subissons, sortir en taille sans vêtement.

Avec les grands chapeaux, il est de mode, cette année, de porter un voile en tulle brodé, ou en dentelle, avec semis et bordure. Cela change un peu des éternels pois en chenille.

En fait de bijoux, les perles semblent tenir la corde de toutes les préférences, particulièrement lorsqu'il s'agit de collier ; car, en ce qui concerne les peignes ou les épingles, rien ne vaut assurément les diamants. Ils brillent dans les sombres, comme dans les claires ondulations de la chevelure, ainsi que des étoiles dans l'azur du firmament.

Les montures des bijoux actuels sont très fines et très légères. Elles mettent les pierres en lumière, et sont généralement très artistement combinées.

Le genre collier de chien est toujours le préféré.

En fait de boucles d'oreilles, on ne porte guère que le bouton, mais les épingles et les broches se multiplient à l'infini dans la toilette ; et elles affectent tous les styles, comme toutes les formes.

Les épingles de nourrice anglaises, en or ou en argent doré, sont fort appréciées pour retenir les jupes aux corsages. On en fait aussi avec un motif de milieu, fleurette ou emblème, qui servent à froncer la voilette, et qu'on laisse apparente, se détacher sur le feutre, le velours, les rubans, ou les plumes du chapeau. Cette mode est pratique, et permet au voile de rester froncé au milieu, tandis que le fil casse, et déchire même parfois le tulle en se rompant.

MARIE-BERTHE.

Le numéro du 16 novembre de l'Edition hebdomadaire (blanche) donne un Album de travaux contenant les modèles suivants : Psyché avec tiroir et porte-montre. — Deux sacs, l'un avec broderie de paillettes ; l'autre en soie ancienne. — Deux serviettes à thé décorées de médaillons en toile de Jouy, avec encadrement au point de croix. — Poche à broches, avec vide-poche. — Encadrement pour tapis de table et deux bouquets à semer sur le fond.

Le 30 novembre, une gravure colorisée d'objets de cotillon en papier froissé et de fleurs en papier. — Prix du numéro : 1 fr.

JOURNAL DES DEMOISELLES (N° 12.)

DÉCEMBRE 1895.

VISITES DANS LES MAGASINS

L'ancienne maison Sajou, Lefèvre et Cabin successeurs, 74, boulevard de Sébastopol, a fait, pour les cadeaux du Jour de l'an, de fort jolis ouvrages de fantaisie utiles et d'une élégance toute gracieuse. Il y en a de préparés pour les personnes qui ne sont point expertes en l'art de la broderie; il y en a de dessinés pour celles qui peuvent et aiment à composer le coloris. Très bien organisés en vue d'en faciliter l'exécution: des sacs, des vide-poche avec porte-brosse, une nouveauté originale et fort commode pour suspendre soit dans la chambre à coucher, soit dans le cabinet de toilette; des écrans à main, des pare-lumière, des paravents de toute dimension; des coussins longs, carrés, de très grands et de petits; des banquettes et des X. Tous ces objets sont de charmants cadeaux à offrir, et nous affirmons qu'ils feront grand plaisir.

Divers genres de broderie: au passé, au point lancé, bouclette, de Hongrie, donnent à ces ouvrages un cachet artistique très goûté.

L'on trouve aussi des travaux à la portée des fillettes: drap perforé, si facile à broder; il y a des pochettes, des ronds de serviette, des porte-journaux, des porte-brosses tout à fait gentils.

MM. Lefèvre et Cabin s'ingénient pour trouver des nouveautés et ils y réussissent; leur nombreuse clientèle le leur prouve en leur restant fidèle.

Dans un autre ordre d'objets, continuons nos renseignements sur les cadeaux d'étranges. La maison Senet, 35, rue du Quatre-Septembre, nous a montré de gentils bijoux qui s'adressent aux bourses modestes.

Très artistique de travail et de bon goût, le mignon thermomètre émaillé bleu de France, turquoise, grenat, ivoire, dessins russes ajourés, chevalet en métal doré: 9 fr. 50. La Slave est une jolie boucle de ceinture en métal doré et émail d'un travail artistique: 8 fr. 50. Trèfle à 4 feuilles, broche porte-bonheur: 2 fr. 75. La violette, broche émaillée, au centre imitation de diamant: 3 fr. 25. Boîte à poudre Louis XV, en métal vieil argent joliment ciselé, glace dans l'intérieur du couvercle, houppe duvet de cygne: 4 fr. 75. Peignes à repousser les ondulations, en belle imitation d'écaïlle blonde ou jaspée, forme courbée, prend bien la tête; la paire, selon la grandeur: 2 fr. 50, 3 fr. 75 et 5 fr. 25.

Ces objets sont expédiés par la poste, contre mandat joint à la lettre de commande, augmenté de 0 fr. 50 pour le port; franco contre remboursement, à partir de 25 francs.

Pour les personnes qui aiment à donner des cadeaux pratiques, nous leur désignons le Chocolat des Bénédictins de Varazze, exquis et composé de cacao purs et de sucre cristallisé de premier choix: 2 fr. 50 la livre, franco 3 fr. 35; boîtes de croquantes: 2 fr. et 2 fr. 75, franco 2 fr. 85 et 3 fr. 60; napolitains: mêmes prix. Leur thé, l'un des meilleurs thés noirs de Chine, est disposé dans des boîtes imperméables, avec toute sa fraîcheur, et ne perd rien de son arôme: 3 fr. 50 la boîte, franco 4 fr. 35.

La liqueur des Bénédictins du mont Majella est un excellent et agréable digestif; très tonique, elle active la digestion sans irriter l'estomac; son arôme est exquis. La liqueur jaune: 4 fr. 50 la bouteille, façon de voyage 1 fr. 25; verte: 5 fr. 50, 1 fr. 50 le flacon de voyage; franco contre mandat-poste, augmenté de

0 fr. 85, adressé à M. Senet, administrateur, 35, rue du Quatre-Septembre.

Pour l'hiver, la Pâte et le Savon des Prélats vous rendront les mains douces et blanches, et préserveront des gerçures. La Pâte, 5 et 8 fr. le pot, contre mandat-poste de 5 fr. 50 et 8 fr. 50 adressé à la Parfumerie exotique, 35, rue du Quatre-Septembre. Le Savon, 2 fr. 50 le pain; 7 fr. la boîte de trois pains; franco contre mandat-poste de 3 fr. et 7 fr. 85.

Excellent dentifrice que l'Eau du docteur Pierre; agréable au goût et laissant une impression de fraîcheur. Entretenir la blancheur de l'émail, préserver les dents de la carie, l'arrêter à celles qui en sont atteintes, raffermir les gencives, empêcher le déchaussement des dents saines ou malades sont les résultats obtenus par l'usage de l'Eau du docteur Pierre. Nous ne connaissons pas meilleur dentifrice pour rendre la blancheur à l'émail, et les médecins recommandent l'emploi de cet hygiénique dentifrice.

* *

REVUE PARISIENNE

En cette saison, la nouveauté n'a pas encore livré tous ses produits; voici, entre autres, un tissu que je me hâte de faire connaître à nos abonnées; c'est la plus parfaite copie de l'astrakan, et, cette fois, la copie est plus belle que l'original; cette copie de l'astrakan a 1 m. 30 de largeur, et se nomme le *Saratov*, à 15 francs le mètre; — le *Ramensky*, à 18 francs le mètre; — le *Samara*, à 25 francs le mètre; avec ce tissu, on fera des jaquettes, — des palatines, — des revers de corsage et des poignets de manche; en un mot, toutes les garnitures de corsage; on nous annonce même qu'on l'emploiera en jupe de robe, avec corsage-jaquette pareil. Si l'astrakan est la seule fourrure dévolue au deuil, il n'en faut pas conclure qu'on la porte seulement quand on est en deuil; un lainage de couleur se garnit d'astrakan; on en met une assez large bande sur le contour inférieur d'une jupe dont le corsage est garni de même façon; il sera très commode et fort économique de recourir, pour tous ces cas, à la copie de l'astrakan; on en peut demander des échantillons à MM. Roullier, rue du Quatre-Septembre, 27, ainsi que tous les tissus suivants, dont ils m'ont communiqué la collection.

D'autres tissus de même genre se nomment: l'*Oufa*, à 18 francs le mètre; — le *Tsaritzin*, à 13 fr. 50; — le *Caniche*, à 10 fr. 75 le mètre; — tous en même largeur de 1 m. 30. Des étoffes avec envers pelucheux (pour jaquette, collet ou grand manteau) coûtent 10 fr. 75 le mètre, toujours en noir.

Pour robes, le nouveau *Mohair broché*, à 9 fr. 35, produit tout à fait l'effet d'une soie noire brochée; parmi les innombrables jolis lainages noirs, je signalerai principalement le très joli *Scotland* à 8 fr. 75, et, au même prix et même largeur, la *Cheviotte cardée*; — la *Zibeline angora*, à 8 fr. 25 (en 1 m. 25); — la *Zibeline marbrée*, recevant impunément la pluie, à 9 fr. 75 (en 1 m. 20); tous les *Bosselés mohair* déjà signalés; les pures cheviottes anglaises à 5 fr. 25 (en 1 m. 30), à 7 fr. 75 (en 1 m. 44).

En plusieurs teintes, le *Retors mat*, la plus solide

JOURNAL
DES
DEMOISELLES

SOIXANTE-TROISIÈME ANNÉE

PARIS
14, RUE DROUOT, 14

—
1895

JOURNAL

DEMOISELLES

SOIXANTE-TROISIEME ANNEE

PARIS

TABLE

DU SOIXANTE-TROISIÈME VOLUME

INSTRUCTION

Pages

<i>L'Enfance en Chine</i> , par Marie Dronsart.	1
<i>L'Utile et l'agréable</i> (Pomme de terre et café), par Charles Rozan.	29
<i>Les Grandes Dames du premier Empire</i> , par A. Chevalier.	57 et 85
<i>Madagascar</i> , par Fulbert-Dumonteil.	113 et 141
<i>En Amérique</i> : La Société, par Th. Bentzon.	169
<i>En Amérique</i> : La Campagne, par Th. Bentzon.	197
<i>L'Art d'écrire</i> , par C. de Lamiraudie.	225
<i>Françoise Cézetti</i> , par Charles de Vitis.	253
<i>Les Femmes de lettres du XVI^e siècle</i> , par Char- les Rozan.	281 et 309

BIBLIOGRAPHIE

par A. Chevalier

<i>Chefs-d'œuvre de Corneille</i> , avec préface et notes de M. F. Brunetière.	8
<i>Mirifiques aventures de Maître Antifer</i> , par Jules Verne.	8
<i>Bempt</i> (nouveaux contes blancs), par M ^{me} M. Bar- hier.	9
<i>Jasmin Robba</i> , par H. de Noussanne.	9
<i>Jeanne d'Arc</i> , par Marius Sepet.	9
<i>Les Vertus et les Grâces des Bêtes</i> , par Eugène Mouton.	9
<i>Fils de pêcheur</i> , par Charles Canivet.	9
<i>Les Vêpres égyptiennes</i> , par Fr. Dillaye.	9
<i>La Volonté d'un père</i> , par M. Lobau.	10
<i>Exilée</i> , par Jacques Lermont.	10
<i>Gamine</i> , par Bouron des Claves.	10
<i>Hélène de Saint-Aubin</i> , par M ^{me} de Nocé.	10
<i>L'Entreprise de dix lycéens</i> , par Ed. Monteil.	10
<i>Arlette</i> , par Danielle d'Arthez.	10
<i>Main d'enfant</i> , par Mathilde Aigueperse.	10
<i>Le Général de Laveaucoupet</i> , par J. de la Faye.	64
<i>Un Siècle de Mœurs féminines (1794-1894)</i>	64
<i>L'Ornementation des manuscrits au Moyen âge</i> , recueils de documents pour l'enluminure du XIII ^e au XVIII ^e siècle, par E. Guillois.	64
<i>Le Livre de la Saille à manger et de l'Office</i> , par la cousine Jeanne. — <i>La Cuisine des Malades</i> et des Convalescents, par André Louis.	65
<i>L'Ame de Jeanne d'Arc</i> , par Gheusi.	65
<i>Le Mystère de Kerhir</i> , par M ^{me} Maryan.	65
<i>Le Bien</i> , bulletin des institutions bienfaisantes et patriotiques.	65
<i>Les Petites Sœurs des pauvres</i> , par M ^{me} Abel Ram.	119
<i>Le Château des Aïnelles</i> , par Gabriel Franay.	119
<i>Ame russe</i> , par A. Aylicson.	119
<i>Oreste et Pylade</i> , par la vicomtesse de Pitray.	119
<i>Au tournant du chemin</i> , par S. Blandy.	120
<i>Mer bénie</i> , par Pierre Mael.	120
<i>Monologues de salon pour les jeunes filles</i> , par Trémadeur et Tony d'Ulmès.	120
<i>Dernier rayon</i> , par A. Verley.	120
<i>Mémoires du comte de Paroy</i> (souvenirs d'un dé- fenseur de la famille royale), publiés par Etienne Charavay.	175
<i>Quatre portraits de femme</i> , par la comtesse de Courson.	176
<i>Geneviève Delmas</i> , par Th. Bentzon.	176
<i>Carmencita</i> , par Mary Fleran.	176
<i>Une jeune belle-mère</i> , par B. de Buxy.	176
<i>Geneviève de Puiselaye</i> , par Dupin Durbec.	176
<i>La Duchesse de Rosenwald</i> , par F. de Nocé.	229
<i>Manuel des Œuvres</i>	229
<i>Lois du pays</i> (les religieux français et l'influence de la France dans les missions), par le P. F. Rouvier.	229
<i>Le Fil d'or</i> , par Henry Gréville.	229
<i>Rêve blanc</i> , par Henri Ardel.	229
<i>Grand'mère et Bonne maman</i> , par Jacques Fer- nauy.	230

<i>Toit de chaume</i> , par M. du Campfranc.	230
<i>Le Musicien aveugle</i> , par Korolenko.	285
<i>L'Enthousiasme</i> , par Marie Gjertz.	285
<i>Souvenirs d'un page de la cour de Louis XVI</i> , par le comte d'Hézecques.	286
<i>Chantegrotte</i> , par A. Godard.	286
<i>Robert Vilton</i> , par H. de Noussanne.	286
<i>Un Nom</i> , par M. Maryan.	286

ÉDUCATION

<i>CONSEILS</i> , par M. Maryan. 34, 92, 148, 202, 258 et	313
<i>Mon Cousin Guy</i> , par Henri Ardel (<i>suite</i>). 11, 36, 66, 93, 121, 149 et	177
<i>Le Roman d'une héritière</i> , par M. Maryan. 18, 45, 72, 100, 128, 157, 186, 206, 238 et	260
<i>A la porte!</i> (monologue), par M.-A. Alhix.	203
<i>Les Papillons de nuit</i> , par Henriette Bezançon.	218
<i>Maud</i> , par M.-L. T.	231 et 269
<i>Une Part de bonheur</i> , par C. de Lamiraudie. 287 et	314
<i>Seulette</i> , par Marie de Lacreteille.	295
<i>Doit et Avoir</i> , par Louise Lacuria.	297 et 321

POÉSIES

<i>En tisonnant</i> , par E. de Nassirac.	17
<i>Aïmons, souffrons, pleurons</i> , par M ^{me} E. de Pres- sensé.	35
<i>Roses d'hiver</i> , par Paul Bourget.	71
<i>Le Rêve</i> , par Emmanuel de Montcorin.	127
<i>Marine</i> , par Paul Bourget.	156
<i>La Grand'tante</i> , par André Theuriot.	185
<i>Le Livre d'Heures</i> , par J. Autran.	218
<i>Conseils à une petite fille</i> , par Pierre Florentin.	237
<i>Cuicque suum</i> (boutade), par Paul Collin.	298
<i>Matin toscan</i> , par Paul Bourget.	294
<i>Cloche d'automne</i> , par C. Grandmaison.	329

REVUE MUSICALE

Par Madame Marie Lassaveur

Une bonne leçon, à propos des étrennes et du Jour de l'an. — La Charité. — Musique en fa- mille. — Sainte-Geneviève de Paris. — Ré- flexions mélancoliques. — Radiuse journée! Gaietés de la rue. — Théâtres et concerts à vol d'oiseau. — Musique de choix.	24
La clôture des petits voyages d'affaires et de plai- sir. — Théâtres lyriques. — Concerts et soi- rées. — Musique de choix.	52
Sympathie russe. — Théâtres lyriques : Opéra : Première représentation de la <i>Montagne noire</i> , par M ^{me} A. Holmès. — Opéra-Comique. — Concert d'Harcourt. — Les frères Lionnet. — Grande matinée à la Porte-Saint-Martin.	78
Opéra-Comique : <i>Ninon de Lenclos</i> . — Opéra : Etudes et reprises. — Concert de la « Société chorale d'amateurs ». — Matinée suédoise. — Nouveautés de choix.	108
Théâtres lyriques : <i>La Vivandière</i> à l'Opéra- Comique. — Opéra : Nouvelles. — A propos de Monte-Carlo. — M ^{me} Parent. — Concerts et matinées.	136
Théâtres lyriques : Opéra : <i>Tannhäuser</i> , 1861- 1895. — <i>La Jacquerie</i> à Monte-Carlo. — Con- certs. — Nouveautés de choix.	164
Théâtres lyriques : Opéra-Comique : <i>Guernica</i> et <i>Pris au piège</i> . — Opéra : Encore un coup d'œil sur la partition de <i>Tannhäuser</i> . — Con- certs.	192
Après le travail, le plaisir. — Théâtres lyriques : Opéra : Les études. — Opéra-Comique : Les	

	Pages
Nouveautés futures. — Concerts. — Musique de choix.	220
M ^{me} Carvalho. — Opéra. — Le cycle de Wagner. — Nouvelles. — Compositions de choix.	248
Octobre. — Retour du solfège. — Théâtres lyriques : Rentrées, reprises, études et projets. — A Munich. — La Nativité. — Nouveautés de choix.	276
Théâtres lyriques : Opéra-Comique : <i>La Navarraise</i> . — Les grandes auditions diurnes. — Concerts, nouvelles et nouveautés de choix.	304
Théâtres lyriques : Opéra et Opéra-Comique. — M. Camille Saint-Saëns aux grands concerts. — Sa musique religieuse et sa présence à Saint-Séverin le jour de Toussaint. — Matinées et nouvelles.	325

CAUSERIES

Par Edmée.	36, 80, 138, 194 et 250
Par C. de Lamiraudie.	54, 110, 166, 222 et 278
A nos lectrices, par la Direction.	306

ÉCONOMIE DOMESTIQUE

Excellente recette d'un chou farci à la Rémy.	33
Menu de Carême : Déjeuner et dîner. — Recette des soufflés au café. — Sauce verte.	51
Paté de terrine composé de poulet, de jambon et de veau.	77
Soles au champagne.	107
Carottes à la flamande. — Recette de poudre pour nettoyer l'argenterie.	135
Beignets de fleur d'acacia (entremets). — Encaustique pour les meubles cirés ou polis.	163
Manière de conserver les artichauts pour les garnitures d'hiver.	191
Boisson très rafraîchissante pour l'été. — Nettoyage des marbres.	219
Chauffage économique. — Manière d'accommoder les restes : Poulet aux tomates.	303
Ratafia d'oranges. — Façon d'accommoder les restes.	324

CURIOSITÉS HISTORIQUES, ANECDOTES

35, 71, 93, 147 et 230

PENSÉES ET MAXIMES

120, 147, 205, 259 et 312

MISCELLANÉES

28, 56, 84, 112, 140, 168, 196, 224, 252, 280, 308 et 324

CONCOURS DE DEVINETTES

Réponses aux questions du Concours du <i>Journal des Demoiselles</i> (Concours de 1894)	82
Concours de devinettes proposé aux abonnés du <i>Journal des Demoiselles</i> (Concours de 1895)	1

MUSIQUE

MARS. — *L'Opinion de Toto*, romance.
DÉCEMBRE. — *Vieux Noëls*, par J.-B. Weckerlin

ANNEXES DIVERSES

JANVIER. — UNE GRAVURE DE MODES. — MODÈLE COLORIÉ : Garniture de toilette, broderie plate sur granité. — CARTONNAGE : Calendrier Louis XV. — PREMIER ALBUM DE TRAVAUX.

FÉVRIER. — UNE GRAVURE DE MODES. — UNE GRAVURE DE TRAVASTEMENTS. — MODÈLE COLORIÉ : Banquette Louis XV, tapisserie. — CARTONNAGE : Porte-menu écartail. — ALBUM DE BRODERIE : 72 chiffres enlacés. — DEUXIÈME ALBUM DE TRAVAUX.

MARS. — UNE GRAVURE DE MODES. — MODÈLE COLORIÉ : Bande d'ameublement, brodée sur filet écar. — CARTONNAGE : Porte-menu, cadre. — MUSIQUE

(romance) : *L'Opinion de Toto*. — TROISIÈME ALBUM DE TRAVAUX.

AVRIL. — DEUX GRAVURES DE MODES. — MODÈLE COLORIÉ : Bordure pour nappe à thé ou petit tapis. — PLANCHE DE TRAVAUX : Tapisserie par signes (complément de la banquette Louis XV) et travaux divers. — QUATRIÈME ALBUM DE TRAVAUX.

MAI. — UNE GRAVURE DE MODES. — MODÈLE COLORIÉ : Coussin au point damier. — FEUILLET DE BRODERIE : Un alphabet au point de croix et trois de broderie. — CINQUIÈME ALBUM DE TRAVAUX.

JUIN. — UNE GRAVURE DE MODES. — MODÈLE COLORIÉ : Dessous de plateau, broderie moldave cloisonnée. — SALON DE 1895 : *La Sarabande*, par Roybet. — SIXIÈME ALBUM DE TRAVAUX.

JUILLET. — UNE GRAVURE DE MODES. — MODÈLE COLORIÉ : Ridicule, sac à ouvrage pour la campagne. — SALON DE 1895 : *Chaque âge a ses plaisirs*, par Chocrime-Moreau. — SEPTIÈME ALBUM DE TRAVAUX.

AOUT. — UNE GRAVURE DE MODES. — IMPRESSION SUR ÉTOFFE : Deux dessous de compotiers, dessin Louis XVI. — FEUILLET DE BRODERIE : Couronnes de comte et de marquis et quatre alphabets. — HUITIÈME ALBUM DE TRAVAUX.

SEPTEMBRE. — UNE GRAVURE DE MODES. — IMPRESSION SUR ÉTOFFE : Deux dessous de compotiers, dessin au point de croix (lapins). — CARTONNAGE : Abat-jour, première moitié (3 panneaux à sujets coloriés). — NEUVIÈME ALBUM DE TRAVAUX.

OCTOBRE. — DEUX GRAVURES DE MODES. — MODÈLE COLORIÉ : Couvre-théière brodé sur étamine. — CARTONNAGE : Abat-jour, 2^e moitié (3 panneaux avec sujets). — DIXIÈME ALBUM DE TRAVAUX.

NOVEMBRE. — UNE GRAVURE DE MODES. — MODÈLE COLORIÉ : Chemin de table, toile bise et filet brodé. — PETIT MODÈLE COLORIÉ : Dessous de théière, guipure à fils tirés. — PLANCHE DE TRAVAUX D'ÉTRENNES. — ONZIÈME ALBUM DE TRAVAUX.

DÉCEMBRE. — UNE GRAVURE DE MODES. — MODÈLE COLORIÉ : Chaise Louis XVI en tapisserie. — MUSIQUE : *Vieux Noëls*, par J.-B. Weckerlin. — FEUILLET DE BRODERIE : Deux alphabets et deux chiffres enlacés. — DOUZIÈME ALBUM DE TRAVAUX.

PATRONS DE GRANDEUR NATURELLE

JANVIER. — PATRON DÉCOUPÉ : Jupe.

FÉVRIER. — FEUILLE II, RECTO ET VERSO : Jupe et corsage de petite fille. — Collet boléro (travestissement). — Corsage à basque. — Cache-corset. — Corset (travestissement). — Corsage de petite fille. — Robe-pantalon (clownesse). — Soulier anglais et petite botte de baby.

MARS. — FEUILLE III : Corsage de bal. — Chemise de baby. — Matinée. — Corsage de diner.

AVRIL. — FEUILLE IV : Jupe, corselet et corsage. — Corsage drapé pour fillette. — Chemise à revers. — Chemise simple. — Corsage à pattes découpées.

MAI. — FEUILLE V : Corsage à grands revers. — Robe princesse. — Corsage ouvert. — Collet.

JUIN. — FEUILLE VI : Tunique et pantalon de bains. — Robe princesse. — Collet. — Empiècement mobile.

JUILLET. — PATRON DÉCOUPÉ : Costume de bains.

AOUT. — FEUILLE VIII : Corsage tailleur. — Collet en moire et dentelle. — Corsage, costume en crépon gaufré. — Capulet de baby.

SEPTEMBRE. — PATRON DÉCOUPÉ : Collet de baby.

OCTOBRE. — FEUILLE X : Jupe, veste et gilet. — Corsage. — Robe princesse. — Corsage.

NOVEMBRE. — PATRON DÉCOUPÉ : Tablier à thé.

DÉCEMBRE. — FEUILLE XII : Manteau d'enfant. — Corsage-boléro. — Jaquette. — Paletot de baby.

de toutes les étoffes, que l'eau ne tache pas, coûte 5 fr. 90 (en 1 m. 20).

Autre nouvelle et jolie étoffe : le *Velours japonais*, en toute teinte, à 5 fr. 75, en 60 cent., pour costumes de tout âge, depuis l'enfant à sa grand-mère, et le *Velours à rayures ondulées* à 5 fr. 50 (en 56 centimètres).

Les *Craquelés mohairs* (très solides) coûtent 7 fr. 75 (en 1 m. 20); existent dans toutes les teintes, de même que la *Zibeline bouton* (en 1 m. 30) à 5 fr. 75 le mètre. Etoffe très originale, à reflets de velours; — la *Zibeline montagne*, à 10 fr. 25 (en 1 m. 30).

Les soieries noires sont parsemées de petits dessins brochés; leur largeur est de 56 centimètres; leur prix de 6 fr. 75, 8 fr. 75 et 10 francs le mètre; les petits dessins et les rayures offrent les combinaisons préférées; parfois, ces deux combinaisons sont réunies.

Les soieries de couleur procèdent, en grande majorité, de l'impression sur chaîne, si généralement adoptée; en 54 centimètres de largeur, leur prix est de 9 fr. 75 le mètre, et pour les pékins imprimés sur chaîne, 10 fr. 50; c'est dans ces tissus que l'on puisera pour les robes de visites et les toilettes de mariage, comme aussi dans les taffetas *Gismonda*, convenant aussi fort bien aux toilettes de demoiselles d'honneur, et coûtant 5 fr. 90 (en 54 centimètres).

Une étoffe de soie très nouvelle et charmante, la *Faïte*, avec dessin-broderie sur le fond et bouquets imprimés sur chaîne; son prix est de 11 fr. 75 le mètre (en 54 centimètres); le fond blanc, à petits bouquets de roses, sera charmant pour robes de contrat, de dîner ou de réunion du soir.

Un grand nombre de nos lectrices nous ont demandé l'adresse de la *Parfumerie Alexandre*, dont nous leur avions signalé les excellents produits dans l'un de nos derniers articles.

Nous nous empressons de les satisfaire et, en même temps, nous sommes heureux de leur annoncer que la *Parfumerie Alexandre*, sous une nouvelle et intelligente impulsion, vient de composer pour elles un délicieux colis postal qui sera le succès de la saison.

Ce colis postal contiendra une Crème Alexandre, une boîte de Velvétine, un flacon d'exquise Eau de Cologne japonaise, un élégant cristal d'Extrait Trianon aux suaves senteurs lilas blanc, un Elixir dentifrice, un fin et onctueux savon.

Ce colis sera expédié franco contre mandat-poste de 10 francs adressé à M. Nouette-Delorme, directeur de la *Parfumerie Alexandre*, 17, rue d'Hauteville.

Toutes nos lectrices voudront profiter de ce cadeau véritable qui leur est offert, en cette fin d'année, par la *Parfumerie Alexandre*. Elles auront ainsi l'occasion inappréciable de faire, à bon compte, des heureuses dans leur entourage, car ces produits de premier ordre sont recherchés par toute personne soigneuse et soucieuse de sa beauté et de sa santé.

C'est en décembre que commencent les réunions de famille : les fêtes de Noël en sont le prélude; puis les visites et les dîners du Jour de l'an et des Rois se succèdent presque sans interruption jusqu'après le carnaval. Pour cette suite de fêtes, on fait assaut de coquetterie, et la Parisienne raffinée, celle qui attache avec raison beaucoup d'importance aux détails, soigne tout particulièrement sa chaussure. Elle la choisit

élégante de forme et ne lui supporte aucune médiocrité. En personne avisée, elle sait que ce n'est pas sur cette partie de sa toilette qu'elle doit lésiner. Voilà pourquoi le succès de Poivret est si grand! N'est-il pas parvenu à donner des chaussures aussi parfaites que celles des premiers cordonniers à des prix bien inférieurs! C'est pour cette raison que ses beaux magasins de vente, 32, rue des Petits-Champs, et 84, rue du Bac, sont fréquentés par une clientèle élégante qui sait apprécier le beau tout en ne dédaignant pas l'économie. Un catalogue illustré est envoyé franco aux personnes obligées de choisir à distance.

BIJOUX EN ARGENT NOIR, EN OR SUR ARGENT POUR ÉTRENNES

De la maison Billault, 17, rue du Cygne

Les bijoux, un moment délaissés, reviennent en grande faveur, et la mode se porte vers les bijoux de fantaisie faciles à porter. Mais, pour que la fantaisie plaise, il lui faut un côté artistique séduisant. C'est à quoi M. Billault s'applique, et, avec le goût qui le caractérise, il a créé les plus jolis bijoux que jeune fille et jeune femme puissent désirer. Voici des chaînes de montre bien diverses, des boutons de manchette, des épingles de cravate, des boutons de chemise en argent noir et or sur argent, qui feront plaisir à tous les jeunes gens, et les prix sont très doux, M. Billault sachant les mettre en rapport avec toutes les bourses. Pour eux encore, le coulant de cravate sobre, mais élégant, en argent noir si la cravate est blanche, ou de couleur claire; en or mat si elle est foncée. C'est la dernière mode, et la vogue s'en est emparée. De charmants bracelets, petits, minces, délicats, font fureur; l'on en met un, deux, et parfois trois; prix : 12, 13 et 14 fr.; des boucles d'oreille, des boutons d'oreille, ont une élégance discrète très plaisante. Épingles pour brides de chapeau, épingles pour les assujettir sont commodes et jolies. Il y a tous les bijoux désirables, depuis le très modeste jusqu'au plus riche, l'un et l'autre ayant à un degré différent son cachet artistique. Très aimablement, la maison Billault se met à la disposition de nos abonnées pour leur expédier des bijoux à choisir et leur donner tous les renseignements désirés. Quelques mots maintenant sur l'orfèvrerie, dont M. Billault est un des maîtres... Pour cadeaux de noce, pour corbeille de mariage, cet habile orfèvre fait de superbes pièces d'argenterie qui sont des œuvres d'art. À côté, les cuillères à café, à thé et les couverts montrent leurs formes variées de style. La plus riche comme la plus modeste commande a le travail également soigné. Nous ajouterons que l'on ne peut s'adresser à plus honnête et plus consciencieuse maison. La mode des fichus, retenus de ci de là, a donné l'idée à M. Billault de faire une charmante épingle anglaise composée d'une fine rangée de perles blanches ou noires, laissant apercevoir l'or mat de la monture.

G. L.

FLEURS ARTIFICIELLES DE M^{me} A. FAVIER
Anciennement rue du Faubourg-Poissonnière, 68,
actuellement cité Trévise, 18, Paris

Nous conseillons à nos abonnées de commander à cette maison leurs fleurs artificielles de tous genres.

Citons, pour la parure, de jolis petits œillets, de la bruyère, des roses fines; des violettes de velours pour chapeaux, des pavots de velours aussi, et dans les tons changeants à la mode, etc., etc. Nous recommandons, pour appartements, de charmantes tulipes et des dahlias simples, panachés d'après nature, des cyclamens, de la boule de neige, des roses, des chrysanthèmes, etc.; du capillaire, des coeurs, de la fougère, etc., etc.

* *

L'HEURE DES CADEAUX

Les bonbons sont les puissants auxiliaires des étrennes, mais il faut qu'ils portent la marque d'une grande maison, et que leurs enveloppes constituent de véritables cadeaux, art et gourmandise réunis.

C'est être dans le mouvement, dans le train, comme on dit aujourd'hui, que de s'adresser à *PIHAN*, le célèbre chocolatier, 4, faubourg Saint-Honoré.

Les charmantes fantaisies et les délicieux bonbons en chocolat de la maison *Pihan* obtiennent toutes les préférences dans le monde élégant.

* *

Les femmes qui veulent garder leurs mains et leurs gracieux visages exempts de rides, gerçures, crevasses, engelures, rougeurs, doivent, dans la mauvaise saison surtout, se servir tous les jours, comme cold-cream, de la délicieuse *Crème Simon*. Son action sur l'épiderme est presque instantanée; on peut l'employer avec la *Poudre de riz* et le *Savon Simon* pour donner

à la peau un suave parfum, une souplesse et un velouté remarquables.

Eviter les nombreuses contrefaçons en exigeant la signature *J. Simon*, 13, rue Grange-Batelière, Paris.

* *

Nous appelons l'attention de nos abonnées sur le prospectus de la maison *GRANDCLÉMENT*, chimiste, à *Orgelet* (Jura), encarté dans le présent numéro.

* *

L'on portera beaucoup de voilettes cet hiver. En effet, connaissez-vous quelque chose de plus gracieux qu'une jolie voilette? Non seulement elle vous protège du froid, de la bise, mais encore elle vous évite mille inconvénients, tels que gerçures et crevasses qui font tant souffrir pendant les grands froids.

Porter voilette n'est donc pas une coquetterie, mais bien une utilité.

Avoir de jolies voilettes, de bon goût, solides et bon marché, n'est pas toujours chose facile à se procurer.

Aussi est-ce avec un vif plaisir que nous indiquons à nos abonnées la maison *L. Robert*, 5, rue du Mulet, à Lyon, qui a créé différents genres, jolis et bien nouveaux.

En faisant votre commande, vous n'avez qu'à bien stipuler les couleurs que vous préférez; vous joignez à votre lettre un mandat-poste de 6 fr. 50, et quarante-huit heures après vous recevez franco, et à domicile, votre commande qui ne laisse absolument rien à désirer.

EXPLICATION DES ANNEXES

GRAVURE DE MODES n° 5071

PREMIÈRE FIGURE. — Costume en drap moucheté gris et rouge; jupe plate avec ceinture drapée en velours héliotrope. Corsage-boléro, orné d'appliques découpées, en velours héliotrope, bordées de perles noires; le côté droit fait revers à volonté et est doublé de velours héliotrope. Manche très bouffante, drapée en dessus, à plis très ramassés, sous une applique comme celles du corsage. (Voir la planche de patrons.)

DEUXIÈME FIGURE. — Jupe de drap bleu et corsage à basque fermé par trois gros boutons de nacre; revers et col piqués; manche montée à gros plis dans l'entourure et ornée, sur le poignet plat, d'une double piqure. — Chapeau de feutre doublé de velours et orné d'une touffe de plumes et de coques de rubans retenues dans une boucle.

TOILETTE DE SOIRÉE. — Robe en surah crème, ornée de quilles de dentelle brodées de fil d'argent, et, sur le corsage, d'une draperie relevée de côté sur l'épaule, également brodée de fil d'argent. Le corsage, décolleté à la vierge, est orné à l'encolure d'une chicorée découpée, en ruban grenat, faisant de grosses touffes sur les épaules; manches-ballon un peu retombantes et ceinture de ruban grenat, avec deux choux.

MODÈLE COLORIÉ

Modèle de M^{me} Marchais, 46, rue de Clichy.

CHAISE EN TAPISSERIE, genre Louis XVI.

FEUILLET DE BRODERIE

Un alphabet gothique et un en lettres anglaises droites, au plumetis. — L Q et M C, chiffres enlacés.

MUSIQUE

Vieux Noël, par J.-B. Weckerlin.

DOUZIÈME ALBUM DE TRAVAUX

J M. — Costumes et manteaux d'enfants. — Mouchoir. — Adèle. — Jaquette. — Gabrielle. — Dessous de lampe. — Porte-aiguilles. — Ecran de bougie. — Rouleau-valise. — Collet de velours. — Bavoir. — Ecran de cheminée. — Panier, couteil perforé. — M T H. — Porte-lettres. — Petit entre-deux. — Louise. — Chemise de baby. — V S P. — M C. — Garniture. — B M. — Porte-journaux. — Porte-brosses. — Angle de mouchoir. — Branchette pour semé. — M Y. — Suzanne. — Chemise. — Jaquette de baby. — Cadre à photographie.

PATRONS. — FEUILLE XII

PREMIER CÔTÉ

MANTEAU D'ENFANT, 1^{re} figure, page 1, Album de décembre.

CORSAGE-BOLÉRO, 1^{re} figure, gravure 5071.

DEUXIÈME CÔTÉ

JAQUETTE, page 2, Album de décembre.

PALETOT DE BABY, page 8, Album de décembre.

Légende

Quelle est l'origine des roses sauvages dites « roses de chien » ?

Mœurs et coutumes

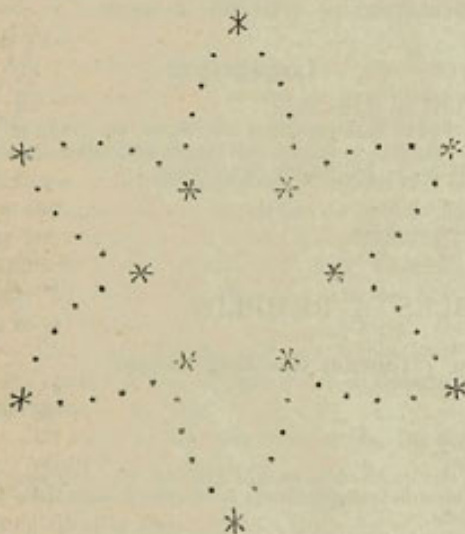
Dans quel département et en l'honneur de quelle fête a-t-on exécuté longtemps la *danse des Bouffets* ?

Mots en étoile

EXTÉRIEUREMENT ET INTÉRIEUREMENT (représentés par les étoiles) : Un état longtemps célèbre et son fidèle compagnon.

Les lettres de ces mots commencent et finissent deux à deux, tous les mots formant l'étoile.

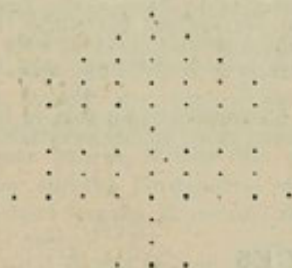
DE GAUCHE À DROITE, EN PARTANT DU HAUT : Pour les Arabes. — Chez les miséreux. — Ou Orient. — Ville d'Asie. — Au sud de la Russie. — En architecture. — Pas droit. — Ce que le mal ne devrait jamais être. — Bien fait. — Ou abrégé. — Chez certains végétaux. — L'Évangile veut qu'on lui pardonne.



Mots en if

VERTICALEMENT : Un héros des romans de chevalerie.

HORIZONTALEMENT : Dans une orange. — Augmente tous les jours. — Pour le coq. — Un roi d'Égypte. — Un lourd conducteur. — Il y en a trois sortes. — Pour la toilette. — Pour faire du beurre. — Ce qui instruit les petits oiseaux. — Voyelle. — Dans un nid. — Hardi.



Paroles célèbres

1° Par quel personnage du XVI^e siècle furent prononcées les paroles suivantes :

« Qu'elle soit brûlée, cette main indigne ! »

Pourquoi ?

2° Quel est le personnage du XVII^e siècle qui dit à son coursier prêt à le désarçonner en traversant un fleuve :

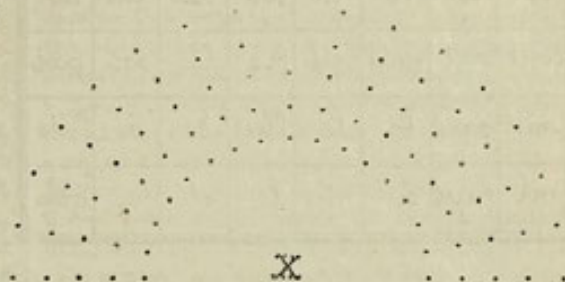
« Au moins ne t'avise pas de faire mourir un amiral dans l'eau douce ».

Mots en éventail

AUTOUR DE L'ÉVENTAIL : Un célèbre aéronaute.

LETTRE COMMUNE À TOUS LES MOTS ET LES FINISSANT : X.

DE GAUCHE À DROITE : Récompensée. — Une contrée d'Europe. — Très bonne salade. — Presque fourberie. — Pour les caniches. — Sévère. — Commencement d'un discours. — Veille à l'entrée de Paris. — Un prince de l'Eglise. — Comme du satin. — Bien belle à Notre-Dame. — Un Quadrupède. — Pour le pain. — Ancienne province. — Prénom féminin. — Petite rue. — Avant la nuit.

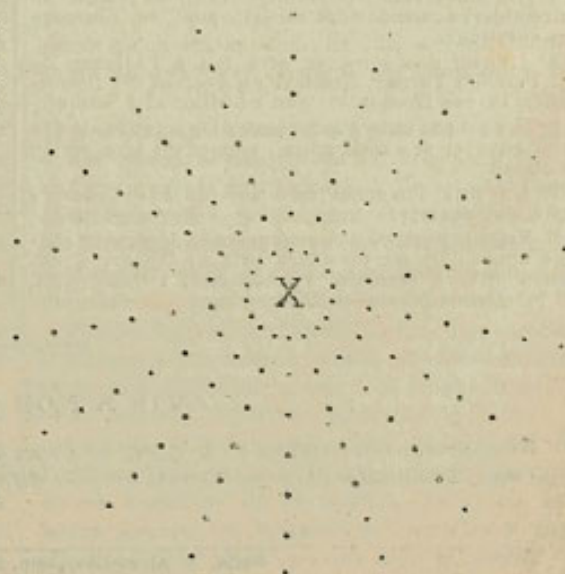


Mots en soleil

AUTOUR DU SOLEIL : Un héros du Moyen âge.

LETTRE COMMUNE À TOUS LES MOTS ET LES FINISSANT : X.

DE GAUCHE À DROITE EN COMMENÇANT PAR LE HAUT : Un mal douloureux. — Une plante. — Qui remplace au théâtre le créateur d'un rôle. — Quelquefois donne un beau point de vue. — Chanteuse ailée. — Ancienne province. — Ville des Hautes-Alpes. — Dans la Seine-Inférieure. — Ou brassage. — Un cadeau de l'hiver. — Pour la vente. — Mets excellent. — Pour mesurer la pluie. — Originnaire du pays qu'il habite. — Protoxyde de plomb. — Pour les cérémonies religieuses. — Qui mange de tout. — Perdu en mer, c'est faire —



Problème syllabique

Indiquer le fil conducteur qui fera trouver l'énigme dont les mots sont éparés sur les 64 cases de ce damier. Reconstituer cette énigme.

co	gue	l'au	tons	frais	ja	lous	dos
ro	bou	en	tram	de	c	plus	ten
va	re	re	tant	ger	te	kis	re
les	la	plou	vers	joie	du	dans	lix
se	la	de	du	cel	tra	au	tes
dont	voit	nuît	brûl	fré	les	soz	par
ain	sant	le	te	fleur	de	à	flots
nil	fleur	si	mis	le	et	ve	gros

Proverbe

Avec le contraire des mots suivants, former un proverbe de sept mots :

Pluralité. — Jour. — Mépris. — Timide. — Utile. — Sujet. — Souvenir. — Blanc. — Veiller. — Rechercher. — Ile. — Court. — Déterrer. — Avouer. — Sortir. — menteur. — Hâir. — Lâc. — Rien. — Trouver. — Debout. — Maître. — Prés. — Plaisir. — Arriver. — Pleurer. — Mobile. — Oui. — Gai. — Bas. — Naître. — Fils. — Bruit.

Anagramme

Quelle est la ville dont le nom donne les mots suivants :

« Aix rend Léa ».

Métagramme

Changez cinq fois mon cœur et vous aurez :

Un conseiller. — Une mesure. — Un câble. — Un ornement funéraire. — Le désir du captif.

Logogriphe

Je suis un instrument.

Et chaque fois que vous me retirez un pied, je deviens : Route. — Lien. — Mauvais conseiller. — Utile auxiliaire. — Substance immortelle.

CONDITIONS INDISPENSABLES A REMPLIR

Pour prendre part au Concours annuel du « Journal des Demoiselles »

1^{re} Le Concours ouvert le 1^{er} décembre 1895 sera clos le 25 janvier 1896, le 30 pour l'étranger.

2^{re} Le résultat des épreuves paraîtra dans le numéro du 1^{er} mars 1896.

3^{re} Les abonnées du *Journal des Demoiselles* peuvent seules prendre part au Concours.

4^{re} Les concurrentes peuvent se réunir en famille, se faire aider, demander des conseils pour en résoudre les questions.

5^{re} L'envoi des épreuves sera fait à l'adresse de M. Fernand THIÉRY, directeur du *Journal des Demoiselles*, 14, rue Drouot.

6^{re} Il n'est pas utile d'avoir toutes les solutions justes pour envoyer ses recherches : tout envoi sera vérifié et classé.

7^{re} Un prix d'honneur sera accordé aux Concours les mieux réussis.

8^{re} Voici le nombre des récompenses décernées chaque année : Un ou plusieurs prix d'honneur, 4 premiers prix, 4 seconds, 4 troisièmes, 4 quatrièmes, 18 premiers accessits et 30 seconds.

9^{re} Pour augmenter encore l'attrait du Concours, de jolis albums remplaceront la simple nomination des accessits.

10^{re} Nous prions les abonnées qui désirent concourir de joindre à l'envoi de leurs recherches : 1^{re} leur nom et adresse *exactement et clairement* écrits ; 2^{re} la bande portant le numéro d'ordre de leur abonnement ou le nom du libraire qui a fait cet abonnement.

11^{re} Si quelques-unes des concurrentes tiennent à garder l'incognito, elles voudront bien joindre aux renseignements ci-dessus le pseudonyme qu'elles auront choisi et nous nous conformerons à leur désir ; mais leur vrai nom doit cependant être joint au Concours.

12^{re} Les abonnées du *Journal des Demoiselles* qui reçoivent leur journal par l'entremise d'un libraire peuvent prendre part au Concours ; elles devront seulement citer le nom de celui qui aura fait l'abonnement.

NOTA. — L'abonnement fait chez un libraire donne les mêmes droits et les mêmes avantages que l'abonnement direct.

AVIS A NOS LECTRICES

Nous prions nos lectrices de lire, sur les pages de la couverture, quelques conseils qui les guideront dans la solution des jeux d'esprit les plus difficiles

précipité de son enfant, qui tintait comme un carillon de fête.

Elle se levait précipitamment et, sans attendre que sa femme de ménage eût pris le temps de poser son balai ou de rabaisser ses manches, elle allait ouvrir :

— Maman!...

— Ma chérie!...

Et les deux femmes, se pressant l'une contre l'autre, se disaient vite l'essentiel.

Quelquefois, elles n'avaient qu'une minute de cette joie. D'autres jours, Thérèse était son chapeau et disait triomphalement : « Je reste, » ou : « Je déjeune. » Elle mettait le couvert, courait un peu partout pour regarder ses meubles, pour s'assurer que tout était où elle l'avait laissé. Ah! l'on eût bien surpris les habitants de la rue Pierre-Charron, si on leur eût rapporté que M^{lle} Wolff n'était, au fond, qu'une petite fille très tendre, sensible et très enfant.

Aux premières rencontres, d'un commun accord, on n'avait pas parlé d'avenir : le passé douloureux était encore trop récent. Mais un peu plus tard, les affaires liquidées, le beau mobilier vendu, ainsi que la bibliothèque du père, qui représentait une certaine valeur, la mère et la fille comptèrent sur leurs doigts et un rayon d'espérance glissa au milieu de leurs calculs. Un jour, Thérèse, toute rouge de plaisir, mit dans la main de M^{me} Wolff un billet de banque :

— C'est M. d'Azir, qui m'emploie souvent le soir et prétend que ce travail est en dehors de nos conventions, dit-elle.

— Et moi, je fais des économies, lui répondit M^{me} Wolff en l'embrassant.

— Alors, à trente ans, je me retire des affaires, dit en riant la jeune fille.

Pauvre Thérèse, elle parlait de se retirer et il n'y avait pas trois mois qu'elle avait entrepris sa lourde tâche.

N'importe, l'avenir s'asseyait comme un tiers joyeux entre les deux femmes et égayait leurs furtifs tête-à-tête.

Les derniers jours de décembre étaient arrivés sans modifier sensiblement la vie intérieure de la famille Duplay-d'Azir. L'agitation parisienne ne commence plus guère maintenant qu'après la nouvelle année. Les soirées donc se passaient presque toujours en famille. Du reste, le banquier et sa femme ne sortant, à moins de théâtre ou de dîner, que vers onze heures, et leur fille ne les accompagnant pas encore, l'institutrice et son élève étaient couchées lorsque la voiture venait prendre M. et M^{me} d'Azir.

Philippe restait alors seul dans le salon, déserté peu à peu par les uns et par les autres, et généralement il travaillait jusqu'à une heure avancée. Que faisait-il? Il écrivait, il compulsait des livres de philosophie et d'histoire; mais jamais personne n'avait été admis à la confidence de ce qu'il écri-

vait, même sa sœur, qui bien souvent, par surprise, avait cherché à connaître son secret.

A vrai dire, Philippe n'avait aucun but précis; en notant les réflexions et les aperçus qu'il recueillait comme fruit de ses lectures, il répondait à un besoin de son âme renfermée et agitée plutôt qu'il ne poursuivait un plan arrêté d'avance. Peut-être un jour tout ce travail s'éclairerait-il soudain sous l'éclat d'une pensée maîtresse qui en ferait un tout homogène; mais, pour le moment, il n'y pensait pas et errait où son fiévreux caprice l'entraînait, apportant seulement dans ces notes des qualités et des défauts faciles à concevoir quand on connaît cette nature ardente et malheureuse, cette intelligence prompte et hardie, qui n'avancait que par saccades, et tant de dons heureux voilés comme d'un crêpe par la douleur affreuse qui s'étendait sur son âme. Ce qu'on eût été surpris de découvrir au milieu de ses emportements déclamatoires, où tout était nié avec une amère violence, c'était tout à coup une phrase, un mot de détente, quelque chose de suave, à peine perceptible, et néanmoins pénétrant, comme ces parfums de fleurs, que le même souffle de tempête apporte et dissipe aussitôt. Chose étrange aussi, depuis quelque temps, ces envolées au-dessus de la tourmente étaient plus fréquentes et d'un vol plus soutenu; il le voyait lui-même, et en cherchait la cause sans pouvoir la découvrir.

Mais cette évolution, si c'en était une, et on pouvait en douter, tant elle se faisait lente et insensible, était enrayée à tous propos par le fond chagrin, rancuneux de cette nature d'infirme. C'était triste de le voir en tous temps, mais combien plus, lorsque, seul, il déposait le masque de raillerie acerbe qui dissimulait habituellement sur son beau visage son découragement et sa souffrance.

Il avait 23 ans, le plus bel âge de la vie pour qui est riche, intelligent et aimé, l'âge où toutes les portes dorées s'ouvrent, où tous les rêves sont permis, où l'on croit toucher à tous les bonheurs, parce qu'on les appelle. Et lui, se sentait misérable, effrayant, repoussé de ses semblables, condamné à la solitude par cette horrible difformité. Il n'accompagnait jamais son père et sa mère, pour éviter le regard chagrin qu'ils dirigeaient sur lui en le comparant aux autres; il n'avait pas d'amis, ni de camarades, ne pouvant vivre comme eux et les décourageant par la raideur de son accueil; son seul plaisir, pour se reposer du travail, était donc de rendre sa sœur aussi méchante que lui!

Parfois, en songeant à cette amère compensation, il lui venait des colères froides, et saisissant n'importe quel objet, il le brisait de sa longue main pâle et osseuse et le jetait avec violence loin de lui.

Un soir, le salon vide était demeuré tel que l'avaient laissé, en le quittant successivement, les divers membres de la famille. Au piano, brûlaient encore les bougies qu'Henriette y avait allumées pour jouer un instant: le journal de

M. d'Azir était par terre au pied de son fauteuil, toujours orienté vers la plus vive lumière. Autour de la chaise longue de la mère, flottait encore un vague parfum de violette, et sa mantille gisait froissée sur le coussin.

Sous la clarté d'une lampe, un peu plus loin, une chaise basse indiquait une autre place occupée par Thérèse, sans doute, car elle faisait face à une petite table où se voyait le nécessaire de la jeune fille, posé sur un ouvrage à peine commencé.

Philippe, seul, se promenait fiévreusement au milieu de ce désordre, allant en zigzag d'une place à l'autre, machinalement, pour recommencer quand le tour de la pièce le ramenait à son point de départ. Son regard, voilé d'une tristesse profonde, d'un ennui sans fond, errait sur tous ces objets familiers, et quelquefois il s'arrêtait devant l'un d'eux, comme pour le prendre à témoin de sa tristesse, puis il se détournait. Au fond, il ne pensait à rien, sinon à sa solitude et à son malheur.

Il aperçut alors le nécessaire de Thérèse, dont les initiales désignaient la propriétaire, et ce fut assez pour donner un corps à tous ses fantômes de jalousie et de rancune.

« Ainsi, elle avait conquis sa place dans la famille, l'intrigante, et malgré ses répugnances à lui, le fils de la maison, elle y resterait autant qu'elle en aurait envie. Elle avait résisté à tout : sarcasmes, violences, allusions blessantes, tout avait glissé sur elle sans l'atteindre, sans l'amoindrir. Au contraire, depuis quelque temps, un nouveau succès se préparait pour elle : Henriette, hésitante, ne se rangeait plus aveuglément du côté de son frère ; elle discutait, elle abandonnait une opinion qui n'était pas celle de son institutrice. Ne s'était-elle pas mise à marcher en glissant comme elle, d'abord pour se moquer, ensuite parce que, au fond, elle admirait la grâce de cette perfide étrangère.

« Oh ! oui, bien dangereuse avec sa douce hypocrisie, sa suave et mensongère abnégation ; que de dupes elle ferait dans la vie, à commencer par les Duplay-d'Azir, qui ne jugeaient et ne voyaient plus que par ses yeux. Elle était maintenant maîtresse souveraine, avait toutes les clefs de la maison, commandait les repas, distribuait l'ouvrage, faisait les comptes avec le banquier, accompagnait M^{me} d'Azir pour donner son avis sur les toilettes à choisir ; et Julie s'étant permis d'être impertinente avec elle, Julie avait été mise à la porte. Voilà où l'astucieuse fille en était arrivée sans bruit, sans éclat... »

Mais il aurait tout pardonné, tout dédaigné si elle lui avait laissé le cœur d'Henriette, et à cette pensée dominante, il revenait avec une fixité malade. Henriette, sa seule joie dans la vie, cette petite enfant dont les caresses lui avaient fait oublier sa difformité, à qui il avait appris à marcher, à parler, qui, l'ayant toujours vu infirme, ne connaissait pas sa laideur et qui, le voyant bon pour elle, ne le croyait pas méchant avec les autres.

« Oh ! de cette défection il ne se consolait jamais si elle arrivait à être complète, si lui, en luttant, n'arrachait pas la pauvre à cette sorte de fascination qu'exerçait l'hypocrite Thérèse. »

Et comme ces pensées arrivaient toujours plus pressantes et plus acerbes, il saisit le nécessaire d'ivoire pour le lancer contre la cheminée afin qu'il s'y écrasât.

Mais sa main retomba sur la table et y remit doucement l'objet qu'il venait d'y prendre avec fureur. Quelque chose, une ombre, un souvenir, il ne savait quoi avait passé sur lui, l'avait enveloppé un instant, maîtrisé ; et il ne put pas, non, il lui fut impossible de céder à sa colère.

G. DE LAMIRAUDIE.

(La suite au prochain numéro.)

CLOCHE D'AUTOMNE

*Sur le coteau pierreux dominant la vallée,
Parmi les serpolets, les ronces et les thym,
Je vais et ma tristesse est douce et mi-voilée,
Comme les tons perdus et gris-bleu des lointains.
Le soleil expirant glisse, rougeur mêlée
A des nuages d'or rapidement éteints,
Puis disparaît dans une immense reculée,
Au bout de longs pays aux contours incertains ;
Et comme un sombre adieu du monde à la lumière,
L'Angelus, à mes pieds, tinte, morne prière,
Dans le clocher moussu datant des Templiers ;
Alors le moins croyant sent Dieu qui le pénètre
Et sans étonnement, écoute en lui renaître
La prière oubliée aux accents familiers.*

C. GRANDMAISON.

DOIT ET AVOIR

SUITE ET FIN

VI

16 octobre, Paris.



Il y a quinze jours que j'ai quitté le Fougeray. Depuis nos *Thermopyles*, Robert n'a plus fait la moindre allusion. Pendant sa dernière semaine, il s'est montré poliment aimable, nullement mélancolique; j'aime mieux cette franchise d'allure, elle

est plus conforme à son caractère; cependant... s'il avait porté son échec avec moins de désinvolture... je n'aurais pas été fâchée non plus.

La baronne d'Enver, qui m'a ramenée à Paris, est partie pour Pau; je l'aurais si volontiers suivie! les nouvelles de Carlo sont très alarmantes. Là-bas, j'aurais été utile, j'aurais fait plaisir; tandis qu'ici!... J'ignore même quand le régiment partira pour l'Est... Les Bancelles sont très bons; mais je sens si bien que leur maison n'est pour moi qu'un abri provisoire, que j'y suis une passante pour laquelle on n'établit rien de stable! A défaut de Robert d'Epeuil, qui boude sous sa tente, M^{me} Bancelle reporte ses espérances sur Charles Onival, le joli sous-préfet qui cotillonne tout l'hiver dans les salons parisiens. Ma première expérience ne me rend pas pressée d'en faire une seconde.

22 octobre, 11 heures du soir.

Doit et Avoir. — Aujourd'hui, vers quatre heures et demie, rentrant du Bois, je suis venue au salon, où M^{me} Bancelle était avec quelques vieux amis. Ceux-ci, m'ayant vue toute petite, m'apportent encore des bonbons; l'un d'eux, excellent musicien, m'a priée, en échange des chocolats Marquis, de lui jouer du Grieg.

Avant de me lancer dans une « Danse norvé-

gienne » très difficile, je la lisais un peu en sourdine. Tout en déchiffrant, mes yeux ont rencontré, sur la couverture du piano, un porte-cartes chiffré d'argent bruni. Cela m'était d'abord égal! Puis, mes yeux distraits ont bien vite découvert que le chiffre en relief était : R. E. Aussitôt, voilà mon esprit trottant, trottant... Il est donc venu?... Quand?... Était-ce pour dire adieu?... Le régiment part-il bientôt?... Mais, après tout, ça n'est peut-être pas lui!... Il y a bien d'autres R. E... Edouard Ravel, Edmond Rambert... Oui, mais c'est E. R. et non pas R. E. Comment savoir?...

C'est bien simple, il n'y a qu'à regarder; ça n'est pas indiscret, un porte-cartes ne contient généralement que des cartes de visites... En effet, il y en avait cinq, et sur l'une d'elles quelques mots au crayon, puis des papiers sous enveloppe; naturellement, je ne les ai pas ouverts. Dans la pochette de gauche, j'ai senti quelque chose de dur : une photographie; celle d'Edith, ai-je pensé immédiatement. Impossible de résister à la tentation, j'ai voulu voir. Ce n'était pas Edith, mais Robert en uniforme. La photographie n'étant pas très soignée, j'ai supposé que ce devait être une carte d'identité... J'avais oublié Grieg. Une voix derrière mon épaule a dit tout à coup :

— Eh bien, Madeleine! la « Danse norvégienne?... »

Je n'ai eu que le temps de glisser la photographie dans... ma poche et je me suis mise à jouer.

Je jouais encore, et même très bien, étant un peu emballée, quand la porte du salon s'est ouverte devant Robert d'Epeuil.

J'ai voulu continuer, mes doigts s'accrochaient, c'était horrible :

— Oh! Madeleine! Madeleine! s'est écrié l'amatour de Grieg.

Je me suis levée et j'ai dit en riant :

— Je fais grâce à vos oreilles; j'étudierai la fin pour la prochaine fois.

Robert s'est approché pour me dire bonjour; puis il a expliqué à M^{me} Bancelle, qui s'étonnait de sa double visite à une heure d'intervalle, qu'au moment de mettre sa carte chez le général Friberg, il avait constaté l'absence de son porte-cartes :

— J'ai dû l'oublier sur votre piano, où j'ai écrit quelques mots au crayon.

— L'as-tu vu, Madeleine!

— N...on..., dis-je, me levant précipitamment, mon cœur battant la charge.

Déjà Robert avait aperçu son bien :

— Voilà ! dit-il.

Puis il s'assit près de moi, dit quelques mots, ouvrant et fermant machinalement son porte-cartes, action qui me donnait des sueurs d'angoisse.

— Tiens !... ma carte d'id...

Il n'acheva pas.

Par hasard... ou exprès... ses yeux s'arrêtèrent sur moi. De quelle couleur étais-je ? je l'ignore ! Ce dont je suis sûre parfaitement, c'est qu'au premier coup d'œil, il a compris.

Sans mot dire, il a mis le porte-cartes dans sa poche. Et, sous sa moustache, glissait un de ces sourires !...

Il m'a parlé de Carlo, dont l'état est actuellement stationnaire... de son régiment, qui part le 6 novembre pour Remiremont. Et... encore, il m'a regardée. J'essayais d'être brave ; mais, avec la honte de cette photographie qui me montait aux joues... et toujours cet affreux sourire... — c'est-à-dire, il n'était pas affreux, ni même moqueur, — mais, de penser qu'il *savait*, c'était si vexant ! Heureusement on a apporté le thé. Je me suis mise à le servir ; Robert m'a aidée. Après, cela a été son tour ; je lui ai offert une tasse ; mais j'étais tellement absente, que je mettais du sucre, du sucre et du sucre.

— Mademoiselle Madeleine, je suis vraiment incapable d'en absorber autant que cela ! a dit Robert, en m'arrêtant le bras : j'en avais mis quatre morceaux !

Puis il m'a pris la théière des mains, craignant sans doute pour son dolman. Comme il se disposait à partir, M^{me} Bancelle a demandé :

— Pourquoi ne dînez-vous pas avec nous, Robert ?

— Merci, madame, j'ai du service ce soir ; je dois prendre le train de six heures.

Moi, je regardais dans le vague, ne sachant que faire de mes yeux : « Reviendra-t-il encore avant son départ ? pensais-je... Et cette photographie !... Je suis *obligée* de la garder, maintenant... il doit croire que... Oh ! il doit croire la vérité : c'est-à-dire... qu'il me plaît beaucoup... » Robert était devant moi, la main tendue, pour dire adieu. Naturellement, il a fallu le regarder.

— Bien que vous m'avez conseillé le contraire, j'ai permuté, mademoiselle Madeleine.

— Moi ! je vous ai conseillé quelque chose !

— Certainement ! rappelez-vous.

— Je ne me rappelle pas. Et... vous êtes en garnison très loin ?

— Non. A Saint-Germain.

2 novembre.

— Madeleine, m'a dit aujourd'hui mon tuteur, en me remettant mon second trimestre, je pense que tes comptes sont en règle ?

— Certainement ! Et il me reste encore beaucoup d'argent.

— Très bien ! tu es économe ; il ne faut jamais être à court. Tu as inscrit toutes tes dépenses ?

— Oui, très exactement.

— Montre-moi cela.

— C'est... que...

— Quoi ?

— J'ai inscrit à ma manière. Vous ne comprendriez pas.

— Montre-moi tout de même.

Dans ma détresse, je me suis tournée vers M^{me} Bancelle ; elle est intervenue :

— Laisse-la tranquille, puisqu'elle te dit que tout est en ordre et qu'il lui reste de l'argent.

— C'est bien ! Mais il faut avoir de la méthode.

— Elle en aura ! D'ailleurs, je vérifierai ses comptes.

Nous sommes restées seules au petit salon.

M^{me} Bancelle m'a demandé :

— Tu as donc eu quelque grosse fantaisie que tu n'oses pas avouer à ton tuteur ?

— Oui, madame.

— En tout cas, elle n'était pas ruineuse, dit M^{me} Bancelle avec indulgence ; puis elle changea de sujet : — Charles Onival a demandé à l'être présenté mercredi.

— Pourquoi faire ?

— Mais, mon enfant, pour te connaître... Si tu veux te marier, il faut pourtant bien...

— Je ne veux pas épouser Charles Onival.

— Pourquoi ?

— Parce que je ne l'aime pas.

— Tu ne le connais pas ! Sois donc un peu raisonnable, Madeleine. Nous t'avons mise en rapport avec Robert d'Epeuil, qui est un garçon très distingué ; tu l'as refusé, paraît-il ; alors, je t'en présente un autre ! J'ai peur que tu ne sois très romanesque, Madeleine !

— Si c'est être romanesque que de vouloir aimer un peu le fiancé qui sera votre mari, oui, je le suis.

— Mon enfant, nous ne t'en empêchons pas ; bien au contraire ; il me semble même que Robert était fait pour t'inspirer ce sentiment.

L'entrée d'un domestique apportant un télégramme me dispensa de répondre.

Le pauvre petit Carlo est mort !...

VI

Le Fougeray, 8 novembre.

Hier, dans l'angle du cimetière ombreux, sous l'églantier échevelé, nous avons enterré Carlo. Robert, qui a obtenu une permission de trois jours, a montré, dans cette circonstance, beaucoup de délicatesse et de dévouement ; lui seul s'est occupé de tous les pénibles détails.

Devant cette tombe d'enfant, — bien que j'aie beaucoup pleuré, — je me sens plutôt émue de

pitié qu'attristée par un profond chagrin ; mais ce qui m'a troublée jusqu'au fond du cœur, c'est l'étreinte désolée de la pauvre mère, quand, à mon arrivée, elle m'a serrée entre ses bras.

Je sens maintenant que ces jours de deuil passés ensemble nous rapprochent encore et qu'aucune autre famille ne pourra devenir la mienne.

10 novembre.

Ce matin, Robert et moi, aidés du jardinier, nous avons planté sur la tombe de Carlo tous les chrysanthèmes blancs que nous avons pu trouver au Fougeray. J'aurais voulu être tout à la tristesse ; malgré moi, la présence de Robert m'éloigne du passé pour m'entraîner vers l'avenir. Il part ce soir ; moi je reste encore quelques jours ici avec M^{me} d'Enver et sa fille. Je deviens leur enfant. L'image déjà un peu lointaine de mon petit compagnon peuple les sentiers du Fougeray d'un fantôme ami, qui me rend plus cher le paysage breton.

Cet après-midi, malgré le temps pluvieux, nous avons beaucoup marché dans la campagne ; nous sentions le besoin d'exercice physique, après les trois jours de morne oppression qui venaient de s'écouler. La mélancolie tranquille du paysage, le deuil encore si récent, nous impressionnaient tous deux. Cependant, malgré la gravité de son attitude, je devinais chez Robert le ferme vouloir d'écarter résolument de la conversation toute allusion triste. Parfois même, je surprenais sur son visage et dans ses paroles une sorte d'animation qui ne pouvait rester sans effet, et dont j'étais bien sûre d'être la cause. Cette certitude me communiquait un sentiment de peur troublante qui... n'avait rien d'effrayant.

A mesure que nous approchions du Fougeray, Robert devenait plus silencieux. La route suivie nous ramenait en face de ce chemin creux que j'avais eu tant de peine à franchir un soir de septembre ; au lieu du mystère des feuilles chuchotantes, les ormes dépouillés n'étendaient sur nos têtes que leurs branches noires et tordues. Le mystère avait disparu, mais des fondrières s'étaient creusées, profondes, irrégulières, inquiétantes pour des souliers parisiens. Délayée par les pluies d'automne, la terre, riche et grasse, formait une bouillie liquide, impraticable, me semblait-il.

— C'est peut-être navigable, dis-je à Robert ; mais, quant à marcher là-dedans !...

— N'ayez pas peur !

Et, m'indiquant à fleur de boue d'énormes pierres formant îlots, Robert m'affirma qu'il s'agissait seulement d'être attentive et de poser le pied au milieu, sans quoi la pierre basculerait. Cette perspective rassurante me laissait perplexe. Décidément, les chemins creux sont toujours pleins d'embûches ! Sautant d'ici, enjambant de là, je m'en tirai cependant avec honneur, et même cela m'amusa, Robert servait de pilote. Nous

abordâmes sur une large pierre, au milieu de la route, où nous fîmes halte. Tout à coup, Robert me demanda :

— Mademoiselle Madeleine, voulez-vous me dire pourquoi vous m'avez pris ma carte d'identité ?

— Mais... je ne l'ai pas prise !

— Non !...

— C'est-à-dire... pas pour... ce que vous croyez !

— Je ne crois rien du tout, et justement, je voudrais savoir ?

J'expliquai, tant bien que mal, qu'ayant trouvé sur le piano son port-carte, j'avais senti dans la pochette une photographie ; croyant que c'était celle d'Edith... j'avais regardé...

— Ah !... cela vous intéressait donc de savoir si j'avais la photographie d'Edith ?

— Moi ?... pas du tout ! au contraire !

— Je comprends !... Et, comme ça n'était pas la photographie d'Edith, mais la mienne, vous l'avez prise !

— Pas du tout ! je l'ai regardée ! M. Lambert, voyant que je ne jouais plus Grieg, s'est approché pour me rappeler à l'ordre. Surprise, j'ai glissé la photographie dans ma poche, sans aucune intention.

— De sorte que... maintenant, vous désirez me la rendre !

— Non ! c'est-à-dire... oui... si vous me la demandez.

— Et si je ne la demande pas !... si je demande autre chose ?...

Je fis un mouvement pour m'éloigner.

— Prenez garde, Madeleine ! l'autre pierre est très loin et pas solide du tout !

— Mais c'est un guet-apens !

— Justement ! Avez-vous oublié ce que vous m'avez répondu, ici même, certain soir de septembre, où vous avez été si dure... si injuste !... Et pourtant, ce soir-là, je méritais mieux !... J'avais fait une bonne action. La Société protectrice des animaux m'eût certainement encouragé...

— Je n'en fais pas partie.

Et, pour clore le dialogue, je pris mon élan, espérant aborder à la pierre prochaine. Mal m'en advint : des deux pieds, je sautai dans une flaque, où j'enfonçai jusqu'à la cheville.

Robert éclata de rire :

— Voilà ! dit-il ; maintenant, tirez-vous de là !

M'en tirer ! Je ne demandais pas mieux ! Le pouvoir ? c'était autre chose !

— Comment ! dis-je, vous allez m'abandonner ?

— Dame !... Si j'étais méchant !

— Certainement ! Mais comme vous ne l'êtes pas, vous allez me tirer de cette mare.

— Oui ; mais, après, je ferai mes conditions ?

— Vous les ferez !

Robert opéra mon sauvetage ; puis, quand il m'eut mise en sûreté sur un terrain solide, il me dit d'un ton moqueur : — Comme je suis chevaleresque, je vous rends votre parole.

— Et... si je la reprends ?

— Oh! c'est bien simple : je vous reporte dans la mare.

— Faites!

Robert m'emporta non dans la mare, mais sur un talus, car mes souliers, dans lesquels était entrée la boue liquide, devenaient si gluants et si lourds qu'il m'était impossible de marcher. Appuyée au talus, je me penchai pour les enlever. Robert m'arrêta :

— Si vous me promettez d'être bonne, je salirai mes mains à votre service, et même je sacrifierai mon mouchoir pour essuyer l'intérieur de vos souliers?

Il fallut bien promettre; jamais, toute seule, je ne serais venue à bout de l'opération.

Quand il eut fini, montrant piteusement ses mains salies, Robert dit :

— Je n'oserai jamais maintenant vous demander d'y mettre la vôtre!

— Osez! — et bravement j'ai tendu la mienne.

Puis il m'aïda encore à gagner la pierre la plus proche; et, sous le prétexte de me rendre ce service, je crois...

Je suis même certaine que ses moustaches ont erré contre ma joue.

Ce soir, il est parti, emportant, pour occuper sa route, mon fameux livre de *compte*.

Qu'inscrive désormais?... *Doit* et *Avoir* : tout s'équilibre!

LOUISE LACURIA.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE

BATAFIA D'ORANGES

Faire macérer pendant dix à douze jours, dans une bouteille hermétiquement bouchée, 60 grammes de zeste sec d'orange amère, 2 grammes de cannelle; 20 à 30 grammes de bois de Pernambuco, produit inoffensif donnant de la couleur. Doses pour un litre d'eau-de-vie.

Agitez la bouteille assez fréquemment, puis le temps de macération écoulé, faire un sirop de 350 grammes de sucre et 200 grammes d'eau, l'incorporer à l'eau-de-vie, puis filtrer.

On a une délicieuse liqueur genre curaçao.

FAÇON D'ACCOMMODER LES RESTES

Veau (filet à la provençale). — Coupez en tranches égales les restes d'un rôti de veau et faites-les chauffer, sans les faire bouillir, dans la préparation suivante : Mettez deux cuillerées d'huile d'olive dans une casserole, du beurre pétri avec de la farine, du sel, poivre, persil, ciboule, échalotes, et un peu d'ail hachés; mouillez de bouillon, ajoutez un demi-verre à liqueur de madère, et laissez cuire pendant une petite demi-heure. On presse un jus de citron au moment de servir.

EXPLICATION DES DEVINETTES DU NUMÉRO DE NOVEMBRE

VERS PASSÉS PROVERBE : Boileau. *Art poétique*, chant I^{er}.

MOTS EN DRAPEAU :

L H O M O N D
O C T A V I E
C R O Y A N T
M A R A S M E
A P P A R A T
R
I
A
Q
U
E
R

LANGUE FRANÇAISE : Les ruisseaux occupant le milieu de la rue, les personnes de haut rang prenaient de droit le haut du pavé. De là cette expression qui signifie la première place.

ENIGME : Carte de géographie.

MOTS EN CUBE :

P A T R I E
A U C
C R A Y O N C
R T I L
A R C A
Y I I I
O E C L A I R
O U
N I C I A S

PROVERBE : Plus fait douceur que violence.



Théâtres lyriques : Opéra et Opéra-Comique. —
M. Camille Saint-Saëns aux grands concerts. —
Sa musique religieuse et sa présence à Saint-
Séverin le jour de Toussaint. — Matinées et nou-
velles.



Le grand mouvement musical, comme nous l'avons dit, a commencé ce mois-ci, et ce sont les concerts qui l'ont inauguré. Disons d'abord que les belles séances de l'Opéra ne s'ouvrant qu'après le Châtelet et le Cirque des Champs-Élysées, la perspective d'arriver premiers a stimulé l'ardeur des deux éminents chefs d'orchestre. Mais, avant de jeter un coup d'œil sur ces matinées absolument exceptionnelles de début, nous devons relater les faits principaux qui intéressent notre première scène pour ses œuvres théâtrales. En premier lieu, il faut dire que, si *Frédégonde* est presque arrivée à la perfection, rien ne nous prouve qu'annoncée pour cette fin de mois, elle paraîtra avant ces lignes, car il y a de fréquentes indispositions, notamment celles de M^{me} Héglon et Bréval. Très brillante reprise de *Sigurd*, avec M^{lle} Ganne et M^{me} Caron. Celle d'*Aïda* a été accueillie avec plaisir. On va mettre à l'étude un ballet de MM. Camille de Rodar, Adolphe Aderer et André Wormser : *l'Etoile*. Mais tant que *Frédégonde* ne viendra pas éveiller l'intérêt puissant qui s'attache au nom de M. Saint-Saëns, il se portera entièrement sur les concerts dominicaux.

Ce qu'il faut retenir surtout du premier concert, c'est le remarquable orchestre de cent musiciens formé par M. Vidal, et autant de voix pour les chœurs, sous la direction de M. Marty, complètement indépendant de ceux de l'Opéra.

L'activité n'est pas moins grande à l'Opéra-Comique, où on a mené de front les études de *Xavière*, de Th. Dubois, de *la Femme de Claude* et de *la Jacquerie*. Il est probable que le premier de ces ouvrages ne tardera pas à être présenté au public. Avec cela, quelques débuts, des reprises d'un grand intérêt, telles que *Mignon*, *Galathée*, *la Traviata*, etc., que le public accueille toujours avec faveur.

Nous disions, en commençant, que les grands

concerts avaient occupé la première place, ce mois-ci, parmi les manifestations artistiques dont le monde musical a retenti. C'est aux concerts du Châtelet que l'on doit décerner la palme du succès le mieux mérité. Dès les premières séances, M. Colonne a fait entendre, exécutées dans la perfection, des œuvres admirables de nos grands maîtres classiques et modernes. Ne pouvant parler de toutes, nous nous arrêtons seulement aujourd'hui à celle qui a le plus profondément impressionné l'auditoire. On le comprendra aisément quand nous aurons dit que le grand maître Saint-Saëns occupait la place d'honneur à ce superbe concert, dont la seconde partie était consacrée à l'exécution du deuxième acte de *Proserpine*, et qu'il la dirigeait lui-même. Si nous avons bonne mémoire, c'est en mai 1887 que nous avons rendu compte de *Proserpine*, et c'est en mars de la même année que nous avons rendu un éclatant témoignage de la beauté de la *troisième Symphonie en ut mineur*, que M. Saint-Saëns avait fait exécuter pour la première fois, à Paris, dans la salle du Conservatoire. Son succès, qui avait été immense à Londres en 1885, ne fut pas moins grand à Paris. Au Châtelet, il vient de prendre les proportions d'un vrai triomphe avec le deuxième acte de *Proserpine*. Toutes ces scènes sont traitées avec une élévation d'idées accomplies. Le tableau du cloître renferme des inspirations d'une poésie exquise dont la jeunesse, le calme et la grâce versent une impression reposante dans l'âme de l'auditeur. Jamais pareil enthousiasme ne s'était produit, jamais la salle n'avait été secouée par de si prodigieuses acclamations. La présence du grand maître avait électrisé artistes et auditeurs, et, quand il se présenta au pupitre, ce fut une immense explosion d'applaudissements et de bravos. Rappelé six fois, l'auteur de *Samson et Dalila* s'est gracieusement prêté à la reprise du finale, redemandé à grands cris, et l'enthousiasme a été à son comble après les dernières mesures du *bis*.

Avant de céder le pupitre à M. Saint-Saëns, M. Colonne avait dirigé, avec son habileté ma-

gistrale, la première partie du concert. Elle se composait de *Fritthiof*, ouverture de M. Dubois, de la *Symphonie en si bémol*, de Beethoven, des *Vaux de Vire*, de M. Gédalge, et de la suite d'orchestre sur le *Conte d'Avril*, de M. Widor, dont on a bissé le *Nocturne* et le *Clair de Lune*. Très grand succès encore pour l'éminent chef et sa vaillante troupe, dans les fragments de *Roméo et Juliette*, de Berlioz, qui terminaient le concert. Les interprètes de *Proserpine*, excellents : M^{lle} Blane, une Angiola de bon style, MM. Warmbrodt, Auguez, etc.

Le même jour, M. Saint-Saëns triomphait encore au concert du Cirque d'été, où M. Lamoureux faisait entendre pour la première fois la symphonie avec orgue de ce maître. C'est une pièce admirable dans toutes ses parties, et les sonorités du magnifique instrument installé dans la salle par M. Lamoureux, se mêlant à celles de l'orchestre, ont produit un splendide effet. M. Saint-Saëns se souviendra avec plaisir de cette belle journée.

On sait que l'éminent compositeur fut longtemps organiste de la Madeleine, où il a laissé d'ineffaçables souvenirs. Mais le roi des instruments est resté son instrument favori, et à l'occasion des fêtes de Toussaint, on a retrouvé le grand symphoniste-compositeur faisant, par exception, cette fois, vibrer les voûtes plus modestes de Saint-Séverin sous les envolées de son génie. Le maître de notre jeune école a fait entendre des inspirations d'une sereine grandeur, que la majesté imposante de l'orgue semblait porter aux nues. Sous l'empire de la pensée religieuse, il a fait éclore de son cerveau puissant des motifs dont le style noble, la richesse et la clarté des idées s'alliaient à la variété des développements, sans jamais tomber dans la recherche des effets fantaisistes. M. Saint-Saëns est bien nommé, à juste titre, le chef de notre école, et lui seul, jusqu'à présent, a enrichi notre art au point de pouvoir le comparer à celui de Beethoven.

Ce roi de la symphonie moderne a fait exécuter ensuite, en l'honneur de Tous les Saints, un ravissant *ô Salutaris*, de sa composition, dont la superbe voix de M^{lle} Marthe Crabos a mis en relief toutes les nuances exquises. La mélodieuse interprète des chants sacrés a ensuite merveilleusement rendu l'air du XVIII^e psaume, *Cæti Enarrant*, avec toute la noblesse de style qui distingue la musique de M. Saint-Saëns et le talent de M^{lle} Crabos. C'est une fort belle page, et l'auteur a dû être heureux de la voir aussi parfaitement comprise. Du reste, ses félicitations n'ont pas dû manquer à la distinguée cantatrice, nous en sommes certaine, car il les lui avait adressées déjà le dimanche précédent où elle était venue, de sa voix pénétrante, faire apprécier un *Ave Maria* de ce maître, dont le caractère profondément religieux répand autour des fidèles un parfum d'idéale piété.

Ajoutons que l'éminent organiste de cette église privilégiée, M. Albert Périllou, dont nous avons dit ici même l'inimitable talent, avait, comme toujours, fait de ses accompagnements de véritables chefs-d'œuvre.

Les chanteurs de Saint-Gervais ont aussi prêté leur concours à la grand-messe de cette église le jour de la Toussaint. Ils ont exécuté la messe *O Quam Gloriosum*, de Vittoria, et divers motets des maîtres primitifs du XVI^e siècle, avec toute la perfection que l'on connaît.

Très brillante matinée artistique chez M^{lle} Paquet-Mille, à l'Institut polytechnique de jeunes filles, 5, rue Faustin-Elie, sous la présidence de M. Vactuez.

Au programme, diverses œuvres du savant, mais toujours très heureusement inspiré, compositeur, M^{lle} H. Chrétien.

M^{lle} Dionis du Séjour, Laval, Sandrané, M^{lle} Donassen, MM. Gaston Courras, Foucault, avaient prêté à l'auteur le gracieux concours de leur talent.

M^{lle} Irène C., exquise discuse amateur, a donné le frisson par une œuvre vibrante et de magistrale allure d'un poète d'avenir, M. Léo Marcel.

Enfin, l'inimitable et distinguée M^{lle} Gallet a dit, avec le charme ému qu'on lui connaît : *La Négrillonne*, de Jean Rameau.

Succès sérieux pour tous ces artistes de choix. M^{lle} H. Chrétien est une musicienne vraiment extraordinaire. Harmoniste, compositeur, écrivant avec une facilité surprenante qui prouve que la science la plus abstraite n'a pas de secrets pour elle; exécutante de premier ordre, elle improvise en se jouant de la fugue et du contre-point, avec une science et un charme qui provoquent autant d'étonnement que d'admiration.

Parmi celles des œuvres sorties de cette féconde intelligence, nous ne signalerons aujourd'hui que son important *solfège manuscrit à changements de clefs*, op. 58, ouvrage à l'usage des classes du Conservatoire de Paris, et dédié à M. Ambroise Thomas, directeur du Conservatoire (1).

Du reste, M^{lle} H. Chrétien vient de reprendre ses *Cours de piano* : solfège, harmonie et composition, où il est facile de se convaincre de la solidité et de l'efficacité de son enseignement. Ces cours ont lieu de 3 à 6 heures les lundis, et de 9 h. 1/2 à 11 h. 1/2 les jeudis, chez M. A. Blondel, 16, rue du Faubourg-Poissonnière.

Disons en terminant que M^{lle} Lafaix-Gonté, la distinguée conférencière, en reprenant ses leçons, a repris aussi ses matinées musicales du dernier lundi de chaque mois, chez elle, 37, rue de Passy.

MARIE LASSAVEUR.

(1) Chez Legoux, éditeur, 4, rue Rougemont.

CAUSERIE



ESDEMOISELLES, l'autre mois, j'avais deux choses à vous dire : l'une vous intéressait, la seconde me tenait au cœur. N'ayant de place que pour traiter l'un de ces sujets, je choisis celui que me désignaient vos préférences, mais sans renoncer pour cela à satisfaire les miennes, et

vous n'avez « rien perdu pour attendre », comme dit l'adage populaire, puisque, aujourd'hui, je vais vous dégoûter tout au long les sentiments d'amertume que font naître en moi certains propos recueillis fréquemment dans des conversations courantes.

Oh ! signe des temps, le mobilier et le patriotisme sollicitaient ma plume, et c'est le mobilier qui a été le premier servi !... Mais, passons, car, si je commence par des points d'exclamation et de suspension, que me restera-t-il pour finir ?

Donc, je veux vous parler du dévouement à notre France, jeunes femmes et jeunes filles, et ma première parole est un double cri de détresse et d'espérance. La patrie se meurt dans l'âme de ses enfants, et vous devez la ressusciter.

C'est cet été, par un beau soir de la saison chaude, à l'heure où la chauve-souris rase de son aile molle et incertaine les massifs en fleurs des pelouses encore toutes chaudes, à l'heure où les chaises se rapprochent dans le jardin silencieux pour permettre la conversation plus intime, que j'ai eu le sentiment profond et douloureux que quelque chose de vivant se mourait en nous, et cela, parce que des jeunes gens causaient entre eux en toute liberté, sans déguiser le fond de leur pensée, comme on cause avec soi-même quand on ne veut poser pour la galerie, ni pour l'étonner ni pour l'éblouir, comme il arrive souvent quand on est jeune, et même quand on est vieux.

Je les laissais dire, gardant pour moi l'impression de tristesse qu'ils provoquaient dans mon cœur, car je me fusse vite consolée des propos étourdis de la jeunesse fin de siècle qui a pour devise l'étonnant, tandis que je ne pouvais prendre mon parti de voir et d'entendre professer l'égoïsme sous une de ses formes les plus brutales par ceux-là même qui représentent ce que l'avenir nous réserve de meilleur.

— Alors, tu pars demain, Jacques, disait Adrien, laissant tomber de ses yeux de myope le lorgnon qui y est rivé d'ordinaire.

— Eh ! oui, mon bon, demain à 3 h. 50. Faut pas m'envier, tu sais, et je changerais bien avec toi.

— J'te crois, mon infirmité a du bon ; et s'il y a une guerre, les autres iront se battre à ma place.

— Du reste, je ne suis pas des plus à plaindre, puisque je ne ferai qu'un an, mais, c'est égal, ils sont rasants avec leur service obligatoire pour tous ; si encore ça servait à quelque chose, mais s'il y avait une guerre, l'ennemi entrerait chez nous comme dans une motte de beurre. Nous vois-tu, toi et moi à la frontière, chargés de repousser les escadrons noirs ou blancs qui se rueraient sur la France. Allons donc ! c'est de la démence.

Je ne disais rien, mais, malgré moi, j'effeuillais rageusement un arbuste dont les grappes rosées s'offraient à ma main. L'un des deux causeurs s'en aperçut, et dit en riant :

— Voilà ma tante furieuse ; nous touchons à ses dieux ; elle nous traite d'impies en son cœur.

Et faisant faire demi-tour à la chaise qu'il avait enfourchée, en attendant le cheval de demain :

— Mais, voyons, ma tante, vous ne pouvez exiger de toute la famille qu'elle mette sac au dos et parte en guerre en chantant des refrains patriotiques. Tout le monde n'a pas la vocation militaire ; peut-être admettez-vous quelques exceptions. Dites, admettez-vous qu'un ou deux de vos neveux restent au foyer de la famille pour consoler et améliorer vos vieux jours ? Je ferai le bésigue de grand-père, et Adrien montera les reposeurs à la Fête-Dieu. Nous vous donnerons des petits-neveux.

— J'aime mieux les nièces, dis-je malgré moi, autant par attendrissement à cette perspective que par colère contre le sexe dit *fort*.

— Soit, des petites-nièces. Croyez-vous que cela ne vaut pas mieux qu'un obus dans l'estomac ou une balle dans la tête ?

— Tais-toi, mécréant, et laisse-moi croire que tu ne dis pas le fond de ta pensée.

— Ma tante, je vous jure !...

— Ne jure pas ; toi-même, tu te calomnies ; en face d'un désastre, tu te réveillerais soldat et tu regretterais amèrement de ne pas savoir tenir un fusil.

— Je ne crois pas, ma tante, et je vous déclare que nous sommes légion, ceux qui n'ont aucun goût pour les armes. Chacun son métier. Adrien est ingénieur, je suis industriel, Claude sera officier

de dragons, que cela vous suffise. Un sur trois, je trouve que c'est une jolie proportion.

— Et si la France était envahie, humiliée, amoindrie ; si Claude était tué en la défendant, tu trouverais que cela suffit, m'écriai-je hors de moi.

— Si Claude était tué, répondit Adrien, je trouverais que c'est beaucoup trop, et je maudirais ceux qui m'auraient enlevé mon frère.

— Tu plaisantes, lorsqu'il s'agit de ce qu'il y a de plus grave, mon enfant, alors, n'en parlons plus ; d'ailleurs, il fait nuit et Rosette va venir me rejoindre au salon. Celle-là ne professe pas les mêmes théories que toi, et je ne pense pas que tu les émettes librement devant elle.

Au nom de Rosette, Adrien s'était subitement tu, et ce n'était pas sans malice que j'avais lancé ce nom à travers mon discours d'adieu. Je savais que, si myope que fût mon neveu, il avait encore la vue assez longue pour distinguer les yeux bleus et les cheveux noirs de notre petite voisine, des yeux noirs et des cheveux blonds de sa cousine Jane. Or Rose, dite Rosette, ne plaisante pas sur l'article dévouement, et si elle avait été là, il y aurait eu de gros mots échangés, peut-être une brouille de vingt-quatre heures. Mais Rose n'était pas là !

Mesdemoiselles, en voici assez pour vous faire comprendre et partager mes alarmes. La vie trop positive de notre époque, les besoins, hélas ! trop pressants de notre société, qui s'empare de l'activité, de l'intelligence de la jeunesse à un âge où elle ne devrait encore que prévoir l'utilisation de ses capacités et de son travail, dessèchent le cœur ; et l'éducation seule peut combattre cet entraînement funeste vers le positif, vers ce qui rapporte et ce qui ne gêne pas.

Je crois, comme le disait nos jeunes gens, qu'il y a bon nombre de leurs qui pensent comme eux, pis qu'eux ; mais je veux croire que si nous les mères, les sœurs, les cousines et les tantes, nous en prenions la peine, nous diminuerions sensiblement le nombre de ceux qui croient qu'il vaut mieux voir périr la patrie que de se gêner, que de se dévouer pour elle.

La patrie, c'est la famille ; nous apprenons à nos enfants à nous aimer, pourquoi ne savons-nous pas leur apprendre à aimer cette mère commune, dont les blessures doivent faire saigner notre cœur ? Pourquoi ne racontons-nous pas à nos babies, quand ils écoutent la bouche ouverte nos contes bleus, que la France est le plus beau, le plus riche, le plus doux, le plus ravissant pays ? Ils aiment les actions éclatantes, les héroïsmes invraisemblables. Est-ce qu'on ne peut pas détacher à leur intention quelques hauts faits de notre histoire qui fassent battre leurs petits cœurs ? Ces premiers enseigne-

ments restent profondément gravés dans les jeunes imaginations et, plus tard, ils servent de terme de comparaison, de base à l'orientation de l'âme. Il n'est pas besoin d'être tous soldats, comme le disait en se moquant mon cher neveu, mais il est besoin que tous les cœurs français battent à l'unisson et soient capables, l'heure venue, de se sacrifier pour la France, le foyer, la famille.

C'est aux jeunes sœurs à tenter cette résurrection du dévouement qui se meurt, qui est mort, hélas !

Les jeunes filles n'ont rien à faire pour la plupart, qu'elles s'amuse à faire le bien parmi ce petit peuple à venir ; et puis, lorsqu'elles rencontrent des Adrien et des Jacques, qu'elles fassent, comme Rosette, la moue si on parle contre *leurs dieux*. On prétend, mesdemoiselles, que vous avez un faible pour l'uniforme ; faites donc comprendre, si cela est vrai, que vos préférences vont à l'armée, à la marine, non pas parce que nos officiers portent galamment leurs uniformes, mais parce que sous ces uniformes battent des cœurs qui ont conservé la tradition du dévouement, et qu'ils perdraient mille fois la vie avant de commettre, avant de penser une lâcheté.

Et puis, traitez-moi de radoteuse, comme messieurs mes neveux. Quand vous aurez jeté la bonne semence et qu'elle lèvera autour de vous, faisant à votre jeunesse la couronne qui, d'ordinaire, est la récompense des cheveux blancs, vous n'enirez plus à mes dépens et vous me remercirez d'avoir négligé les chiffons, pour une fois, en faveur des grandes idées.

D'ailleurs, j'imagine que vous avez encore de l'ouvrage sur la planche avec votre armoire à glace, ses boîtes et ses sachets ; puis le Jour de l'an va vous absorber terriblement ; plus qu'un mois et tant de travaux à terminer ! C'est à faire frémir. Et les lettres à écrire... Je voudrais être dans un petit coin de la chambre de chacune de vous pour voir ce que votre plume va tracer ; cela me servirait peut-être, car j'ai, moi aussi, des lettres de Jour de l'an à écrire, et c'est une besogne si compliquée ! A preuve, que voilà bien des lignes griffonnées en vue de préparer la célèbre phrase : Mesdemoiselles, je vous souhaite une bonne année, une bonne santé, et tout ce que vous désirez le plus, à condition que ce souhait parte de votre bon cœur et non pas de votre folle imagination.

Eh bien, c'est fait, j'ai tout dit, excepté ce qui se devine sans phrase et que vous savez toutes, connaissant de longue date les sentiments de votre amie et correspondante. Soyez heureuses, soyez sages, mes petites, et quand les circonstances me permettront de l'apprendre, ce sera la joie et la récompense de

G. DE LAMIRAUDIE.

Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY, 14, rue Drouot.

Paris. — Alcan-Lévy, imp. breveté, 24, rue Chauchat.